

LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 1^{er} au 7 avril : 16 pages de texte et de photographies)

SEPTIÈME ANNÉE. — N° 1922.

LE NUMÉRO: 10 CENTIMES. — ÉTRANGER: 20 CENTIMES

Dimanche 9 avril 1916.

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 40 fr. - 6 Mois: 20 fr. - 3 Mois: 12 fr.
S'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLÉON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
89, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph.: WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

LE TZAR (1) ET LE TZAREVITCH (2) PASSENT UN RÉGIMENT EN REVUE



DE RETOUR DU JAPON
LE G^{ral} DUC GEORGES MICHAILEVITCH ARRIVE SUR LE FRONT



LE TZAR (1) AYANT À SES CÔTÉS
LE TZAREVITCH (2) ET LE G^{ral} IVANOFF (3) INTERROGE DES OFFICIERS

LE TSAR ET LE TSAREVITCH AU FRONT. — Le tsarevitch vit la guerre aux côtés de son père, le tsar Nicolas II. Depuis des mois, il a été acclamé sur toute la ligne du front d'Orient par les braves dont il est appelé à être un jour le souverain. Il supporte avec une parfaite vaillance les fatigues de la campagne.

A bâtons rompus

Feu Berthelot était un grand savant qui, à force de faire de la chimie, était devenu ministre des Affaires étrangères ; il avait trouvé un porte-feuille dans son creuset, tandis qu'on n'a jamais vu de ministre trouver un creuset dans son porte-feuille.

Un jour, à l'issue d'un banquet démocratique, M. Berthelot, qui était en verve, déclara aux journalistes que cette vie panachée de saumon sauce verte, de filet printanière et de discours politiques ne durerait pas toujours, et que, grâce à la chimie, il viendrait un temps où l'on pourrait bien encore déguster des lieux communs après boire, mais où le dîner se composerait uniquement de boulettes chimiques qui fourniraient sous le moindre volume possible tout ce qui est nécessaire à la nutrition de l'homme, le carbone, l'oxygène et même l'azote.

— Ah ! Zote, alors ! s'écrièrent les braves gens qui aiment à savourer les produits alimentaires, ce qui les fit aussitôt accuser de pactiser avec la réaction, en vertu de l'axiome bien connu : si droite, aliment !

Mais les politiciens avancés se frottèrent les mains avec des hurlements de cannibale en délire ; ils agitaient les mâchoires comme s'ils avaient dégusté des biftecks de petit enfant, et pourtant ils se contentaient de mâcher et de remâcher le mot « Science », mais avec une majuscule en caractère d'affiche pour savon hygiénique.

— Ah ! Ah ! vociféraient-ils, quelle admirable chose que la Science ! Enfoncée, la nature ! enfoncée, le bon Dieu ! Jusqu'ici nous nous contentions de faire des boulettes ; bientôt, grâce à la Science, nous pourrions en manger.

Or, je ne sais si vous l'avez remarqué, depuis quelque temps la vie est devenue chère, et il semble établi que ce phénomène est du notamment à la rarefaction des denrées causée par la guerre ; les champs ne rapportent pas autant qu'ils le font parce qu'ils ne sont pas cultivés, et la boucherie manque de sujets parce que l'élevage est en baisse ; la situation est si anormale que nos parlementaires eux-mêmes s'en sont aperçus et y ont cherché des remèdes.

Des remèdes parlementaires, il y avait de quoi frémir ! N'était-ce pas le moment pour les enfants de chœur de la Science de se rappeler les promesses de feu Berthelot et de faire appel à la chimie pour nous confectionner ces fameuses boulettes qui devaient rendre le pain et la viande aussi inutiles que la statistique, ce qui est bien le dernier mot de l'inutilité ?

Eh bien ! non ; soit parce que les chimistes sont occupés ailleurs, soit pour toute autre cause, nos parlementaires même les plus avancés ne songent à demander notre alimentation qu'aux bons vieux procédés admis depuis les temps les plus lointains, et ils discutent depuis des semaines pour trouver le meilleur moyen de faire pousser plus de blé dans les champs et de développer le goût de la reproduction chez les bœufs — si j'ose ainsi m'exprimer.

Quant aux chimistes, ils leur disent simplement :

— Fabriquez-nous de bons explosifs pour nous débarrasser des Boches.

Certains pourraient profiter de l'occasion pour ressusciter une vieille formule et parler de faillite de la science ; je poserais seulement ce principe : La chimie est excellente pour tuer, qu'elle soit bénie ! Elle ne vaut rien pour nourrir, qu'elle soit bénie encore davantage !

Au reste, dans cette discussion sur les terres incultes, les parlementaires se sont montrés aussi attachés aux vieux principes qu'aux vieilles manigances, et c'était plaisir de voir sur les bancs les plus radicaux des députés lever les bras au ciel en disant à notre Méline, plus agricole que jamais :

— Eh ! quoi, vous osez toucher à la propriété ! Vous osez attenter aux droits sacrés du propriétaire ! Mais alors, c'est la fin du monde !

Peut-être même allaient-ils un peu loin dans leur souci de défendre le bien d'autrui contre la réquisition et ses exigences ; sans être socialiste ou parleur, on peut estimer que la vie humaine vaut bien la propriété. C'était d'ailleurs ce que pensaient nos pères, qu'on nous cite volontiers en exemple en nous invitant à nous montrer dignes d'eux ; au bon vieux temps de Louis XV, lorsque le roi avait besoin d'argent pour faire la guerre, chacun portait joyeusement sa vaisselle à la Monnaie, mais quand il s'agissait de tirer pour la milice, on s'efforçait surtout de tirer au flanc.

Nous, quand on appelle nos fils ou nos frères, nous leur disons héroïquement : « Va te battre ! » Mais quand on réquisitionne notre auto, nous répondons : « C'est dix mille francs ! »

Paul Dollfus.

Ce que l'on dit

En attendant...

« Si la Berlinoise, quoi qu'on en dise, fut toujours préoccupée d'être habillée à la dernière mode de Paris, ces femmes du Cameroun, qui naguère encore comptaient parmi les sujets coloniaux de l'empire, n'ont jamais cherché à imiter la Berlinoise et restent fidèles à leurs atours.

Ceci est la légende explicative de trois pittoresques photographies publiées par Excelsior vendredi dernier, et représentant trois élégantes du Cameroun. Deux d'entre elles portent autour de la tête une formidable et double auréole de paille et de plumes, la troisième une sorte de gigantesque panier tout hérissé aussi des mêmes ornements.

Oserai-je dire que ces photographies m'ont suggéré une autre réflexion encore que celle de la légende ? Les trois négresses ont de bonnes boules, et peu séduisantes, on ne peut pas dire le contraire. Mais — ô chères lectrices, pardonnez-moi ! — je ne trouve pas que leurs coiffures soient éloignées de celles que les modes contemporaines imposent ou ont imposées à nos compagnes. C'est moins bien fait, et avec d'autres matériaux, mais ça ressemble !

Le panier de la négresse de gauche, avec tous ses appareils, semble la caricature des énormes chapeaux à plumes qu'il fut indispensable de porter avant la guerre ; et les deux auréoles de droite se rapprochent de la bordure, également en plumes, qui fait aujourd'hui le tour entier de certaines coiffures féminines.

Ceci me rappelle un mot que j'ai entendu dire à une femme fort intelligente. Elle prétendait que deux choses éroquaient pour elle, dans notre civilisation, la sauvagerie primitive : la pipe ou le cigare des hommes, souvenir des temps où les hommes inventèrent le tabac, à seule fin « d'entretenir le feu au cours de leurs migrations », et le chapeau des femmes.

Pierre Mille.

La marquise de Ganay, qui vient de mourir, s'était montrée, lors de l'invasion d'août 1914, digne du grand nom qu'elle porte. Seule, dans son château de Tracy-le-Val, elle voulut attendre les Allemands, en dépit de ses quatre-vingts ans, qui rendaient sa solitude plus dangereuse pour elle encore.

Son voisin et parent, le marquis de l'Aigle, était venu la chercher pour l'emmener avec lui dans son château du Francport ; elle refusa énergiquement de le suivre, voulant rester chez elle à attendre l'ennemi.

Celui-ci arriva le lendemain et trouva, devant sa porte, la marquise, qui déclara :

— Entrez. Je vous donnerai ce dont vous aurez besoin, si je le possède. Mais à une condition : vous ne toucherez pas au village.

Le pacte fut conclu. Tracy-le-Val fut respecté. Ce n'est qu'à la retraite qu'on s'y battit et qu'il fut en partie ruiné. Le château de Mme de Ganay n'a reçu que des éclaboussures.

Il n'est pas jusqu'aux tout petits qui ne travaillent pour les soldats.

Dans beaucoup d'écoles lorraines, en effet, les maîtresses demandent à leurs élèves des classes enfantines de s'appliquer, pendant leurs heures de liberté à la maison, à confectionner de la charpie, comme dans l'ancien temps.

Cette charpie n'est plus destinée aux pansements : la science a trouvé mieux.

Elle est simplement utilisée à la fabrication de coussins légers et moelleux qui, dans les hôpitaux, sont placés délicatement sous les membres blessés.

Aux tout petits, cette tâche de docteur...

Et la maîtresse d'une de ces écoles maternelles, où nous admirons ce travail touchant, lui a trouvé une bien jolie récompense.

Chacune des fillettes qui, le lundi, apporte sa part de charpie, reçoit un bonbon, généralement une boule de gomme. Mais, afin de les stimuler, celle qui apporte la plus grosse part reçoit très authentiquement... une dragée de Verdun.

De Verdun !... Et c'est à qui vaudra l'avoir !... Bravo pour ce geste de l'institutrice...

« On ne coud pas dans une ambulance ! On ne fait que des sutures de plaie !... Ce mot superbe

d'une de nos infirmières est caractéristique. Bien peu parmi elles consentent à raccommoder bourgeoisement le linge des blessés... Cependant, il faut des lingères !

Alors... alors on vient d'aviser !

A l'ambulance X..., il fut décidé qu'un général, qui visitait les blessés, passerait à la lingerie et adresserait un petit speech au « conseil des lingères ». Il y en eut beaucoup, ce jour-là — et les jours suivants — car le général pouvait revenir !

A l'ambulance Y..., une princesse authentique a pris le dé et le ciseau... Toutes les infirmières ont imité son geste, afin de pouvoir dire négligemment, dans les salons amis : « Cet après-midi, j'ai travaillé au même ourlet que la princesse ! »

Mais il y a mieux ! Et la palme revient à l'ambulance Z..., qui vient d'inviter les « dames-lingères » à broder un foulard pour le général Joffre ! La lingerie est devenue trop petite... Des « volontaires », surgies de tous les services, se disputent l'honneur de prendre l'aiguille... et de travailler, par sorcoût, au glorieux foulard...

En somme, « l'armée de la lingerie » est en train de ressusciter le vieux système d'enrôlement : pour s'assurer des recrues, elle les... grise !

Une marraine parisienne reçoit « son poilu », qui sort de l'hôpital, et croit qu'il vient avec une permission de six jours. Mais on lui a accordé un mois à titre de convalescence.

— Eh bien, dit-elle, c'est tant mieux, mon garçon. Toutefois, il est bon que pendant ces trente jours nous ne nous gênions pas l'un l'autre, n'est-ce pas ? Faites ce que vous voulez, je ne vous demande que d'être exact à l'heure des repas.

La marraine, précisément, part pour le marché de la place des Batignolles. Le soldat exprime le vœu de l'y accompagner. Chemin faisant, on organise en détail ce régime de liberté maternelle qui doit durer quatre semaines.

— Tenez, dit la dame, si cela vous amuse, vous pourriez, au lieu de vous raser chez nous, venir ici le matin...

— Pardon, madame, interrompit très froidement le soldat, dans le civil, je me rasais toujours chez moi, avant de sortir.

L'un de nos peintres les plus célèbres, aussi brave soldat qu'il est grand artiste, aujourd'hui commandant quelque part sur le front, s'entend dire, l'autre soir, par son colonel :

— Il me faut des renseignements sur l'ennemi. Je désire que l'on me fasse une poignée de prisonniers avant le jour. Mais je veux vous voir employer de l'active, pour cette affaire, et pas de territoriaux.

Le commandant D... est territorial. Il salue, va désigner des hommes auxquels s'adjoint un lieutenant « actif ».

— Non, restez là, c'est moi qui commanderai le détachement, dit l'artiste, malgré l'ordre.

On part. On fait les prisonniers, on revient.

— Commandant, dit, à l'aube et sur le ton le plus sévère, le colonel, qui ne badine pas, vous aurez quinze jours d'arrêts pour être parti, vous, territorial, cette nuit, alors que je vous l'avais défendu. Et, après un silence :

— Commandant, je dois vous prévenir que, l'après-midi ayant été chaude (et je sais que vous vous y êtes superbement comporté), je vous propose pour la croix de guerre, avec palme.

C'est au tribunal correctionnel d'une ville de l'Ouest que l'on put entendre, il y a quelques jours, ce piquant dialogue.

Un chauffeur d'automobile comparait pour excès de vitesse... et pour avoir appelé « âne » l'agent de police qui lui a dressé contravention.

— Alors, dit-il, goguenard, on n'a plus le droit d'appeler âne un agent ?

— On ne l'a jamais eu, répond sévèrement le président. Vous ne devez pas insulter la police.

— Mais enfin, insiste l'homme, au moins peut-on appeler « agent » un âne ?

— C'est une autre affaire, consent le juge en souriant. Et rien ne s'y oppose si cela peut vous faire plaisir.

— Bon, encaisse le chauffeur triomphant.

Et se tournant vers le sergent de ville :

— Au revoir, agent ! lance-t-il.

Le Veilleur.

LA GUERRE RACONTÉE PAR LES ÉCRIVAINS QUI LA FONT

"Partie fine"

On a du plaisir à mettre les mains sur la table, à lever les verres, à sentir l'assiette de porcelaine sous le couteau. Être à table! Avec une nappe, une carafe, une salière, dans une arrière-boutique ornée de chromos, servis par une bonnie en frais tablier!

On a des maladroites, par émotion. On rit. On se regarde, tous les quatre, et on blague les copains, restés dans la tranchée, mangeant sur leurs genoux, dans les gamelles noircies au feu, « la soupe » refroidie par le transport des marmites sur les épaules, au long des boyaux.

On a commandé ce que la servante a voulu :

— La viande est si chère! Pensez, trente-six sous le mouton! Hier, il y avait des pois et du fromage... Aujourd'hui, je n'ai que de la salade... Madame est partie au ravitaillement...

On a fait un sort rapide aux sardines, au beef-steak, aux frites. On a bu. On a moins faim. On n'est pas pressé. On est bien, les pieds boueux sous la table, l'équipement défilé, le casque posé. On est comme des bourgeois, en partie fine. La vie a du bon.

Dehors, par là, quelque part, le bombardement continue sur la ville. Ça siffle, ça vient, ça tombe, ça éclate. Des fois, la servante dit :

— C'est sur Gêres...

— Ou bien :

— C'est pour Sainte-Anne...

Mais cela ne trouble ni la quiétude, ni la digestion. On va se régaler d'une salade, ça vaut mieux que d'écouter les bombes arriver.

Pourtant, la bonne surgit de la cuisine, toute pâle, et pose le saladier.

— Messieurs! Ça se rapproche!

On s'esclaffe. On la rassure.

Elle hoche la tête. Alors, on tend l'oreille. Elle avait raison, la petite. C'est tout près. Un coup à droite... Un coup à gauche... Un coup raté...

— On est dans « la fourchette », fait quelqu'un.

On rit encore, moins. On sait ce que cela veut dire : on est en plein terrain battu. Le tir va se resserrer, et, tout à l'heure...

— Messieurs, jette la bonne, je descends à la cave, moi!

Elle disparaît. On se consulte :

— Lâcher le dîner, pour les Boches? Non mais, des fois?

Un va à la porte, l'ouvre, regarde.

— Zut... zut... zut... kraaa badaboum!

L'observateur revient :

— Deux « barriques » à côté. Un gosse, dans la rue, a la tête emportée...

— Descendons, c'est plus prudent!

On raffe les ceinturons, on s'engouffre dans l'escalier noir. On craque une allumette.

— Patapapoum!

Tout tremble. L'allumette s'éteint. On a été en pleine secousse. C'est une marmite dans la maison, pour sûr.

On attend. Quelques chutes encore. Une autre, plus loin, une, plus loin encore.

On remonte. Ah! là, là!

La maison « en a pris ». Elle est ouverte comme une grenade éclatée. Et notre table, si plaisante tout à l'heure, dans la pièce close, est au milieu des débris. À présent. Tout le plafond, avec l'éclatage, s'est écroulé sur la salade...

Le dessert est servi.

Et la bonnie, ahurie, refuse de faire le café promis et répète, sur tous les tons, éperdument :

— Qu'est-ce que Madame va dire, en rentrant! Non, mais, qu'est-ce que Madame va dire!

Emmanuel Bourcier.



EMMANUEL BOURCIER

dont nous avons annoncé hier la mort

Le nouveau généralissime de l'armée roumaine est un ami de la France

BUCAREST. — La nomination du général Coanda au grade de général de corps d'armée emprunte aux circonstances une importance exceptionnelle.



LE GÉNÉRAL COANDA ET M. VENIZELOS

En Roumanie, ce sont les généraux de division qui commandent les corps d'armée, et le général Coanda, par sa promotion, acquiert, en fait, les pouvoirs de généralissime.

Le général Coanda, âgé de cinquante-sept ans, est un ami intime du grand patriote grec Venizelos et des deux leaders roumains Filipescu et Take Jonesco. C'est un admirateur passionné de la France.

Ce que les Allemands font croire aux Bulgares et se racontent entre eux

À la fin du mois dernier, les journaux de Bucarest nous ont appris que la Bulgarie croyait fermement à la prise de Verdun. La nouvelle avait été annoncée officiellement par le commandement des troupes allemandes et, dans toutes les villes bulgares pourvues d'effectifs allemands, il y avait eu parades militaires, retraites en musique, cortèges aux flambeaux.

Aujourd'hui, nous apprenons par les Novini, journal bulgare qui paraît à Uskub, que les Allemands n'ont pas seulement pris Verdun, mais Belfort, ainsi que l'annonce, affirment-ils, une dépêche officielle de Berlin. Ce haut fait d'armes s'est même accompli dans des conditions particulièrement réjouissantes pour ceux à qui le message s'adresse, c'est-à-dire pour les Bulgares. En effet, le 40^e régiment d'infanterie bulgare qui combattait avec les troupes allemandes était en tête de la colonne d'attaque. Guillaume II a été tellement transporté d'aise à cette nouvelle qu'il a décerné la croix de fer à tous les survivants du régiment bulgare.

Enfin, les journaux allemands décrivent l'attaque effectuée sur Londres, dimanche dernier, par les zeppelins et, selon le récit qu'ils font de cette brillante opération, la panique fut telle que tous les théâtres et music-halls se fermèrent instantanément. Or, pas un seul zeppelin n'a paru sur Londres dimanche dernier. D'autre part, les théâtres et music-halls ne sont jamais ouverts le dimanche, ni dans la capitale, ni dans le reste de l'Angleterre.

Et voilà comment ils écrivent l'histoire!

Un sous-marin français coule un transport autrichien

Brindisi. — On annonce qu'un sous-marin français a coulé, dans l'Adriatique, un transport autrichien.

Cette dépêche est confirmée par le communiqué suivant du ministère de la Marine :

« Un transport ennemi a été coulé par un de nos sous-marins. »

LA BATAILLE DE VERDUN

La guerre de mouvements redevient guerre de positions

Les opérations devant Verdun restent assez actives, mais les fronts s'immobilisent de plus en plus, parce que les Allemands se heurtent désormais à des positions fortement organisées, et qu'ils ne paraissent plus capables de l'énorme effort qu'il faudrait pour les rompre au moins sur un point.

Leurs attaques de la nuit dernière n'ont abouti qu'à l'occupation de deux petits ouvrages situés au sud du hameau de Haucourt et dominés par la cote 287, qui reste en notre pouvoir; cette cote, qui se trouve à l'ouest de la route de Malancourt à Esnes, n'est elle-même qu'une avancée de la cote 304, qui forme avec le Mort-Homme la position principale en cet endroit.

À l'est de Haucourt, les Allemands ont été une fois de plus repoussés, et les feux nourris que nos soldats, bien abrités, ont dirigés contre leurs vagues d'assaut leur ont coûté des pertes sanglantes.

Ailleurs, le combat se divise et s'égare dans les réseaux de tranchées et de boyaux qui couvrent les pentes des collines. Ces luttes d'homme à homme, dont l'arme est la grenade ou l'arme blanche, et qui vont souvent jusqu'au corps à corps, tournent toujours à notre avantage. Nous avons accompli de nouveaux progrès au sud-est de Béthincourt, et l'ennemi a été repoussé devant la croupe qui porte le fort de Vaux.

Ainsi, la guerre de mouvements se paralyse progressivement et dégénère en guerre de positions. Ce n'est pas là le résultat cherché par nos ennemis. Après leur avance des premiers jours, ils se croyaient sûrs de faire brèche dans nos lignes jusqu'à Verdun, et plus loin encore, en coupant du groupe principal nos armées de Lorraine et des Vosges.

Cet espoir est déçu pour toujours. Notre front renforcé défie tous les assauts. Non seulement l'ennemi est arrêté, mais il recule quand nous jugeons utile de desserrer son étreinte. Son échec est incontestable, et aucun événement futur ne pourra le réparer.

Jean Villars.

SUR LE FRONT ANGLAIS

Un violent combat est engagé au sud d'Ypres, à Saint-Eloi, point auquel le saillant formé par les lignes alliées autour de la ville belge rejoint la ligne droite du front.

Sur ce point, les fusiliers du Northumberland et les Royal-Fusiliers avaient, après l'explosion de



fortes mines, réduit les positions allemandes et occupé 600 mètres de tranchées. Depuis jeudi, après de grandes préparations d'artillerie, les Allemands ont lancé des attaques d'infanterie sur ce point; ils ont réussi dans la journée d'avant-hier à reprendre une partie du terrain qui leur avait été enlevé il y a quinze jours.

Le combat continue cependant. Les progrès qu'avaient réalisés sur ce point nos alliés avaient supprimé un saillant de la ligne allemande; c'est ce qui explique l'acharnement des ennemis pour rétablir leurs positions.

Comment les Bavarois qui devaient "tout manger" se mirent -- si l'on peut dire -- la ceinture

On sait que les Allemands ont envoyé à l'attaque de Verdun des divisions qui venaient de faire les campagnes de Russie et de Serbie. Ces troupes, qui avaient contracté à reculer sous le nombre et sous la grosse artillerie les héroïques Serbes, dépourvus des mêmes moyens matériels, imaginaient que rien ne leur résisterait. Elle croyaient partir à la facile conquête de la France.

Depuis qu'elles ont été engagées devant Verdun, leur état d'esprit s'est bien modifié. Il n'est plus triomphant. L'interrogatoire d'un grand nombre de soldats de la deuxième division bavaroise (3^e régiment d'infanterie, 13^e régiment de réserve) faits prisonniers dans le bois de Malancourt, en donne la démonstration.

Voici le résumé de ces interrogatoires :

Les hommes, retour de Serbie, ne parlaient de rien moins que d'avaler les Français. En passant à travers les cantonnements de l'arrière, les Bavarois, retour d'Orient, faisaient sensation parmi leurs camarades restés, depuis des mois et des mois, sans bouger de place dans la même tranchée. Ils leur jetaient des quolibets, répétant à ces Occidentaux les deux vers devenus refrain dans la bouche des troupiers de l'est :

*Im Westen steht das wahre Heer
Im Westen nur die Feuertaube.
C'est dans l'est qu'est la vraie armée.
Dans l'ouest ce sont que les pompiers.*

Puis ce sont des vantardises sur la campagne en Orient. En Serbie et en Russie, des assauts de temps en temps, mais des victoires, sans cesse du terrain gagné, des marches en avant, toujours : le Français allait bien voir !

Tel est à peu près l'état d'âme des Bavarois à leur arrivée du théâtre oriental.

Des le premier jour de bataille sur notre front, le moral baisse, les hommes se découragent. Sous l'avalanche de projectiles ils se débattent, tourbillonnent. Tel officier devient fou (par exemple le lieutenant de la 10^e compagnie du 3^e bavarois, le 20 mars 1916). Tel autre ne veut pas sortir de son abri et abandonne, à l'heure de l'assaut, le commandement de son unité au feldwebel.

Les fameux Bavarois, rejetés dans leurs tranchées par notre feu, sont à leur tour raillés par les « pompiers du front occidental ». Le chiffre des pertes subies les impressionne.

Au bout de quelques jours, leur moral tombe au-dessous de celui de ces « Occidentaux », dont ils se riaient (fait étayé également par des déclarations de prisonniers ou de déserteurs de la 25^e D. B. ramené bien avant la 11^e D. B. sur le front français, après la campagne serbe). — On commence à se chamailler entre Bavarois et Prussiens, les premiers prétendant qu'on les emploie aux plus rudes besognes pour menager les seconds. « Nous tirons les marrons du feu pour les Prussiens. — Après la guerre, c'est nous qui serons les diadons de la force. — Nous aurons fait le plus gros effort et nous obtiendrons la plus chiche part. »

Interrogés sur la disette alimentaire, les Bavarois prétendent que l'on peut vivre encore chez eux en se serrant beaucoup. La misère paraît moins grande en Bavière que dans d'autres parties de l'Allemagne. La foi en la victoire n'existe plus chez eux ; ils se paient de vagues formules : « L'Allemagne s'en tirera tout de même. Tous les peuples y mettront les pouces. — et on finira par s'arranger. » Nul autre but précis à leurs espoirs, à leur rêve, qu'une paix dont ils sentent l'âpre besoin.

La discipline est encore rigoureuse : on obéit aux chefs sans discussion. Si quelques-uns de ceux-ci, en effet, lâchent pied, d'autres ont fait leur devoir. Pourtant le sentiment général est la lassitude : les hommes ont assez de la guerre. L'amour de la Patrie, la crainte de voir l'envahisseur dévaster le sol national, les traditions de la vieille Allemagne, les sentiments religieux, le respect de la discipline et de l'ordre établi, sont encore au fond des âmes, mais la confiance est ébranlée dans le cœur de ces hommes, habitués à obéir sans vouloir raisonner.

Lorsqu'on les pousse et qu'on les met à bout d'arguments, lorsqu'on leur demande : « Mais, si vous en avez tellement assez, pourquoi continuez-vous à vous battre ? » La réponse arrive, sourde comme par un réflexe, automatiquement, la même toujours : « Es muss ja! » — « Il faut bien ! »

La défense de Verdun a été une surprise pour les neutres

STOCKHOLM. — Dans un article de fond, le *Dagens Nyheter* parle de la nouvelle phase de la guerre mondiale. Il écrit qu'il n'y a pas d'injustice envers l'armée française à dire que sa résistance vaillante et prolongée a été une surprise pour bien des neutres : on savait comment l'Allemagne avait prudemment depuis longtemps préparé la guerre et combien était perfectionnée son artillerie lourde.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Samedi 8 Avril (615^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — En Argonne, lutte de mines à la Fille-Morte, où nous avons fait jouer deux camouflets avec succès. A la cote 285, nous avons occupé la lèvre sud d'un entonnoir provoqué par l'explosion d'une mine allemande.

A l'ouest de la Meuse, les Allemands ont renouvelé, au cours de la nuit, leurs attaques contre nos positions au sud et au débouché est d'Haucourt. En ce dernier point, malgré ses efforts répétés, l'ennemi n'a pu nous déloger de nos lignes, d'où partait un feu meurtrier qui lui a infligé de grosses pertes. Au sud d'Haucourt, les Allemands ont réussi à prendre pied dans deux petits ouvrages situés entre Haucourt et la cote 287, que nous occupons. Au sud-est de Béthincourt, le combat a continué à la grenade dans les boyaux le long de la route de Béthincourt-Chattancourt et nous a valu quelques avantages.

A l'est de la Meuse, bombardement intermittent de nos positions. Une attaque ennemie à la grenade sur une de nos tranchées au nord de la croupe du fort de Vaux a été repoussée par notre feu.

En Woëvre, nuit calme.

Dans les Vosges, une reconnaissance ennemie, qui tentait d'enlever un de nos petits postes au Langenfeldkopf (sud de Sondernach), a été dispersée par notre fusillade.

VINGT-TROIS HEURES. — Au sud de l'Avre, les tirs de notre artillerie ont détruit le moulin de Saint-Aurin, où se trouvait un observatoire, et ont bouleversé des tranchées ennemies au nord de Bouvraignes.

En Champagne, dans la région de Navarin, nous avons répondu par des tirs de barrage à un très violent bombardement qui faisait présager une attaque. L'ennemi n'est pas sorti de ses tranchées.

En Argonne, concentration de feux sur les batteries ennemies du Bois de Cheppy et de la région Montfaucon-Malancourt.

Dans la région de Verdun, aucun événement important à signaler, sauf un bombardement assez vif de notre front Béthincourt-Le Mort-Homme-Cumières.

Dans les Vosges, grande activité de notre artillerie dans la vallée de la Fecht.

AUTOUR DE LA BATAILLE

Le colonel Repington, correspondant militaire du *Times*, publie un article dans lequel il rend un juste hommage aux troupes françaises qui assurent la défense de Verdun.

« Le moral des soldats français », écrit-il, « se devine tout entier dans ces lignes trouvées, écrites au crayon, sur une caisse, dans une tranchée à quelques mètres de l'ennemi : »

« Mon corps à la terre, mon âme à Dieu, mon cœur à la France ! »

« Elles n'ont pas été écrites pour être vues, encore moins pour être publiées. Un poilu les avait simplement crayonnées. Mais combien elles sont belles et pathétiques ! »

« La France répond avec un esprit toujours plus élevé aux exigences croissantes de la guerre. Elle a déjà été grande, mais jamais autant que maintenant : « Plutôt que de se soumettre à l'esclavage allemand, m'a déclaré le général de Castelnau, la race française tout entière périrait sur le champ de bataille. »

« La vie nationale, dit encore Repington, est suspendue, des économies d'un demi-siècle sont jetées dans la fournaise. Cependant, dans l'ère et mortel combat contre un ennemi nombreux, encore formidable, ce précieux et inestimable trésor, le moral de l'armée, est entièrement intact. »

« Ce soldat a confiance, car sa compagnie est au complet, car on peut envoyer deux obus pour répondre à chaque obus allemand : il voit un tas d'obus le suivre dans chaque avance vers l'ennemi. Au-dessus de sa tête, des aviateurs font bonne garde ; au-dessous de lui, des sapeurs infatigables combattent. »

« Le poilu, continue le colonel Repington, a su avant qu'il ne soit, avant ses chefs, avant nous tous, que le Roche était un homme battu d'avance ; il s'en est rendu compte par instinct, par aveuglement, par la pratique de la guerre, pendant deux mille ans. Personne ne le lui a dit : il le savait d'avance. »

ÉCHANGE DE TÉLEGRAMMES entre MM. Salandra et Briand

M. Salandra, président du Conseil des ministres d'Italie, a adressé à M. Briand, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, le télégramme suivant :

Le Sénat et la Chambre des députés, aujourd'hui rassemblés, ont appris par moi, avec la plus grande satisfaction, que la délégation italienne à la conférence entre les Alliés a été accueillie avec de magnifiques protestations de solidarité fraternelle par le gouvernement français, par la municipalité et le peuple de Paris.

Je me tiens, partant, pour autorisé par le Parlement italien à vous renouveler l'expression de la reconnaissance de notre pays.

SALANDRA.

M. Briand a répondu à M. Salandra par le télégramme suivant :

Le gouvernement de la République, la municipalité et le peuple de Paris sont très sensibles au témoignage de sympathie que Votre Excellence veut bien me transmettre en me faisant part de l'accueil fait par les représentants de la nation italienne aux paroles, par lesquelles vous avez bien voulu leur exposer les manifestations de solidarité fraternelle dont la délégation italienne à la conférence des Alliés a été l'objet pendant son séjour ici.

Je prie Votre Excellence de bien vouloir exprimer notre gratitude au Parlement italien et lui certifier que les manifestations de Paris sont l'exacte interprétation des sentiments de fraternité que la France entière éprouve envers l'Italie, avec laquelle elle est particulièrement heureuse de se trouver liée dans la lutte commune pour la civilisation.

BRIAND.

Les communiqués britanniques

Front occidental

Hier, à Saint-Eloi, les Allemands sont parvenus à reconquérir une partie du terrain que nous leur avions pris le 27 mars dernier. Le combat continue.

Hier soir, après un très violent bombardement, un petit détachement allemand a pénétré au nord de la rivière l'Ancre dans une de nos tranchées, mais on a été promptement chassé.

L'artillerie a manifesté aujourd'hui de l'activité dans les parages de Souchez, d'Aix-Neuville, de Saint-Eloi et d'Ypres.

Afrique orientale

A la suite d'un mouvement commencé le 3 avril, une partie des troupes montées du général Doer Vanderwerter a surpris et cerné, le 4 avril, et forcé à capituler le 6, une troupe allemande postée avec des mitrailleuses dans une forte position dans les montagnes de la région d'Arusha.

Mésopotamie

Le 6 avril et la nuit suivante, les opérations au nord sur la rive gauche du Tigre se sont bornées à une reconnaissance minutieuse des défenses de Sannaiyat, à l'exécution des mesures nécessaires aux mouvements de l'artillerie, en un mot à préparer l'assaut de Sannaiyat.

Au sud, sur la rive droite du fleuve, la 3^e division a continué d'avancer jusqu'à un point permettant de prendre à revers les ouvrages turcs de la rive opposée.

Les inondations du Tigre qui augmentent et les mauvais temps qui continuent compliquent quelque peu la situation.

Un nouveau type de sous-marin allemand

LONDRES. — Selon un télégramme de La Haye à l'*Evening News*, les Allemands en ont ruiné, en ce moment-ci, un nouveau type de sous-marin dépourvu de périscope. Une ingénieuse combinaison de lentilles et de miroirs permet au navire d'observer ce qui se passe à la surface. Ce système empêche le sous-marin de naviguer aussi profondément que les submersibles munis de périscope, mais ces inconvénients sont compensés par le fait que la présence du navire est beaucoup plus difficile à constater.

Un avion autrichien au service de l'Italie

ROME. — On mande de Vérone au *Giornale d'Italia* :

« L'aviatik capturé par nos troupes sur le plateau de l'Aslico a été minutieusement remis en état. Le moteur et d'autres parties plus importantes étaient intactes ; les ailes ont pu être aisément réparées. L'aviatik a alors été incorporé dans notre escadrille d'avions et a déjà participé à des chasses notables, spécialement à deux luttas qui se sont terminées par la fuite des avions ennemis, bien plus nombreux pourtant que les nôtres. »

DERNIÈRE HEURE

LETTRE DE LONDRES

Le retour de M. Asquith

[DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER]

Londres possède une curiosité d'une rare valeur. C'est une bulle de savon soufflée il y a un mois, qu'on a mise sous un globe de verre, et qui depuis ce terme a conservé sa forme. Au Royal Institution, sir James Dewar l'a exhibée et le docteur Aubrey Straton a fait une conférence devant cette merveille. Un mois, c'est un grand âge pour une bulle de savon.

Le nouveau ministère de M. Asquith dure depuis une année bientôt. Il a été modifié une fois déjà à cause de la retraite de ministres comme sir John Simon, réfractaire au service obligatoire selon le système de lord Derby appelé d'abord les célibataires puis les hommes mariés.

Bref, il manque 1.400.000 hommes pour faire face aux nécessités de l'armée actuelle sans préjudice des recrues qui doivent former la grande armée de cinq millions d'hommes que lord Kitchener veut mettre debout pour l'automne. Sir Edward Carson réclame sans ambages, avec un comité unioniste, le service militaire universel pur et simple, qu'il proposera devant le cabinet.

Le chancelier de l'Echiquier a déposé un projet de budget considérable, différentes nouvelles taxes sont présentées. Quelques-unes sont acceptées sans trop de murmures, mais la taxe sur les allumettes est très impopulaire, celle qui atteint les tickets de chemin de fer soulève des protestations et la taxe des bénéfices de guerre qui peut monter jusqu'à 95 0/0 ne passera pas comme une lettre à la poste.

Le traitement des membres du Parlement sera mis en jeu. Seront-ils taxés ou leurs émoluments seront-ils supprimés ? La question sera posée. Elle est délicate. Le premier ministre déjà questionné une fois à ce sujet a déclaré nettement, il y a quelques mois, que, pour lui, il continuerait de toucher son traitement.

Il y a un problème urgent de finances extérieures à résoudre. Il a été certainement agité à la Conférence de Paris. Il s'agit du change contre les Alliés. On demande un financier de génie. Je ne parle pas de la France seulement, mais je sais à quel taux la Russie paie ses marchandises achetées en Angleterre. Par là, vraiment, se justifie la taxe de 95 0/0 sur les bénéfices ; néanmoins elle ne soulage en rien les alliés du Royaume-Uni, et il faut les soulager. Il y a encore la salubre et violente agitation de Pemberton-Billing, le nouveau M. P. qui veut faire pour l'aviation ce que Lloyd George a fait pour les munitions et lui imprimer un plan nouveau.

M. Asquith et son cabinet auront à prendre d'importantes décisions, et à répondre à des sollicitations et à des attaques. Le ministère est certainement à un tournant assez sérieux. La bulle de savon du Dr Aubrey Straton a bien duré un mois. — COLLINGHAM.

L'armée anglaise incorpore les hommes de 18 à 19 ans

LONDRES. — Une proclamation qui vient d'être publiée appelle sous les drapeaux les hommes de 18 à 19 ans.

Le gouvernement hollandais appellerait la classe 1917

LA HAYE. — Le gouvernement a déposé à la Chambre un projet de loi tendant à l'appel sous les drapeaux, en cas de nécessité, de la classe 1917.

L'insurrection chinoise menace Yuan-Chi-Kai

CHANGHAÏ. — Dix mille hommes de troupes du Nord sont en route pour Changhaï. Deux trains apportant de grandes quantités de munitions et amenant des chevaux et des soldats arriveront ce matin.

Une grande inquiétude règne dans toute la région. L'opinion générale est que Yuan-Chi-Kai devra partir.

Les aspirations bulgares dérangent les plans austro-allemands

NEW-YORK. — On mande de Bucarest au *New-York World* que les dirigeants bulgares sont prêts à faire de nouveaux sacrifices, mais à la seule condition que Salonique leur soit promise.

Le même journal publie une interview du général Jekoff, que la censure a interdite en Bulgarie. Le général Jekoff explique que les Allemands ayant établi les communications avec Constantinople, ne sont pas désireux d'attaquer Salonique, préférant que des forces importantes alliées y soient immobilisées. Les Bulgares, au contraire, voudraient voir les Alliés chassés de Salonique pour pouvoir agir contre les Roumains et les Grecs dont l'attitude les inquiète.

GENÈVE. — La *Gazette de Francfort* annonce de source sûre que des négociations viennent d'avoir lieu entre la Bulgarie et l'Autriche. Etant donnée l'incertitude de la situation militaire, la *Gazette* croit savoir que l'accord intervenu ne vise pas la délimitation des frontières des territoires conquis mais porte uniquement sur la question de la dislocation militaire actuelle.

L'armée grecque est venizéliste

ATHÈNES. — L'état de demi-mobilisation où se trouve l'armée grecque permet à l'esprit politique de se manifester. C'est ainsi qu'à Ekalerini un capitaine d'artillerie aurait dit à ses hommes : « Puisque le colonel vous a autorisés à parler politique, je vous demande de me faire connaître vos opinions ; de ceux qui sont venizélistes lèvent la main ; les goudaristes s'abstiennent. »

Il n'y eut que treize abstentions, et le capitaine vit se lever 180 mains. (Agence Radio.)

Comment le Colbert s'est défendu contre le sous-marin allemand

Le croiseur auxiliaire *Colbert*, des Chargeurs Réunis, du Havre, est arrivé à Toulon.

Voici les renseignements fournis par l'équipe sur le combat que ce bâtiment a eu à soutenir contre un sous-marin en Méditerranée :

« Le sous-marin a commencé l'attaque, sans aucun avertissement, à l'instant même de sa rencontre avec le *Colbert*, qui a lancé immédiatement des appels radiotélégraphiques. »

« Répondant à ces appels, le paquebot *Félix-Touache*, de la Compagnie mixte, de Marseille, se mettait en mouvement, quand des patrouilleurs alliés l'informèrent qu'il y avait danger à se rapprocher, et c'est l'un de ces patrouilleurs qui a fait fuir l'ennemi. »

Le *Colbert* a résisté admirablement. Aucune panique ne s'est déclarée à bord, tous les membres de l'équipage sont restés à leur place, attendant l'issue du combat. Le navire a quelque peu souffert, mais de dommage est purement matériel. »

Il résulte des événements que le commandant, ses seconds et son équipage se sont comportés d'une manière digne d'admiration.

Le vice-amiral Rouyer, préfet maritime, a envoyé un de ses officiers d'ordonnance sur le *Colbert* pour féliciter le commandant de sa belle énergie dans cette périlleuse rencontre.

Les crimes de la plraterie sous-marine

BORDEAUX. — On mande de Londres que le vapeur anglais *Alcyon* a touché une mine dans la Manche ; il a pu regagner le port avec son chargement complet.

LONDRES. — Le Lloyd annonce que le vapeur anglais *Brampton* et le voilier *Clyde* ont été détruits par des explosions ; les équipages sont saufs.

Le Lloyd annonce également que le vapeur anglais *Chantala* a coulé.

LONDRES. — Un sous-marin allemand a attaqué jeudi soir la barque française « B. 2903 », de Boulogne.

Cinq minutes ont été données à l'équipage pour quitter la barque, qui a été coulée ensuite, au moyen de deux bombes placées à bord.

L'équipage, composé de vingt hommes, a débarqué après avoir ramé pendant cinq heures.

LONDRES. — Le Lloyd annonce que le bateau de pêche français *Sainte-Marie* a coulé. L'équipage est sauvé.

Où Liebknecht provoque du tumulte au Reichstag

GENÈVE. — On mande de Berlin :

Le Reichstag a continué la discussion du budget de l'office impérial du trésor.

M. Liebknecht a lancé de nouveau des affirmations qui ont provoqué le mécontentement de l'assemblée.

Le président Kampf a exprimé sa réprobation de ce qu'il puisse se trouver un Allemand pour faire de pareilles remarques et a approuvé l'exclusion de Liebknecht de la séance.

Comme Liebknecht n'en persistait pas moins à rester à la tribune, il s'en est suivi des discussions très vives pendant lesquelles il a été établi que l'assemblée n'était guère en état de continuer la discussion et la séance a été levée.

COMMUNIQUE RUSSE

PÉTROGRAD. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

Duel d'artillerie et fusillade sur le front de la Dvina.

Dans la région de Drinsk, notre artillerie a ouvert un feu de concentration sur les secteurs près d'Illoukst. Au même endroit nous avons fait exploser quatre fourneaux détruisant les tranchées de blockhaus allemands.

Dans les régions en face de Postavy et des lacs Miazdel et Narotch, il y a eu une grande activité de l'artillerie ennemie qui a lancé parfois des obus asphyxiants.

En Galicie, dans la région de la Strypa moyenne, à l'est de Podguzice, les Autrichiens ont tenté une offensive avec des forces considérables, mais avant d'arriver à nos positions, ils ont reculé en hâte, menacés par une contre-attaque.

FRONT DU CAUCASE

Dans la région du littoral, dans la nuit du 6 avril, les Turcs ont tenté de passer sur la rive droite de la rivière de Karaderé ; ils ont été chassés par notre feu et par nos grenades à main.

Les Russes sont à 25 kilomètres de Trébizonde

PÉTROGRAD. — Selon les derniers renseignements, les troupes russes sont près de la ville de Surmene, à 25 kilomètres de Trébizonde.

On estime que l'armée turque chargée de défendre Trébizonde se compose d'au moins trois divisions dont une serait arrivée par voie de mer.

Une mission navale japonaise aux usines russes de munitions

PÉTROGRAD. — Aujourd'hui est arrivée la mission navale japonaise composée du chef d'état-major de la marine, contre-amiral Akizawa et de deux capitaines de vaisseau ; elle visitera les usines qui travaillent pour la défense nationale, le quartier général et la flotte de la Baltique.

Communiqué italien

ROME. — Commandement suprême :

Sur tout le front on signale l'activité de l'artillerie et de petits détachements.

Dans la zone de Cristallo, l'ennemi a concentré le feu de nombreuses batteries de tout calibre contre les positions occupées récemment par nous sur le Raichkofel.

Dans le but de ne pas exposer nos troupes à des pertes inutiles, la ligne la plus avancée a été évacuée en bon ordre.

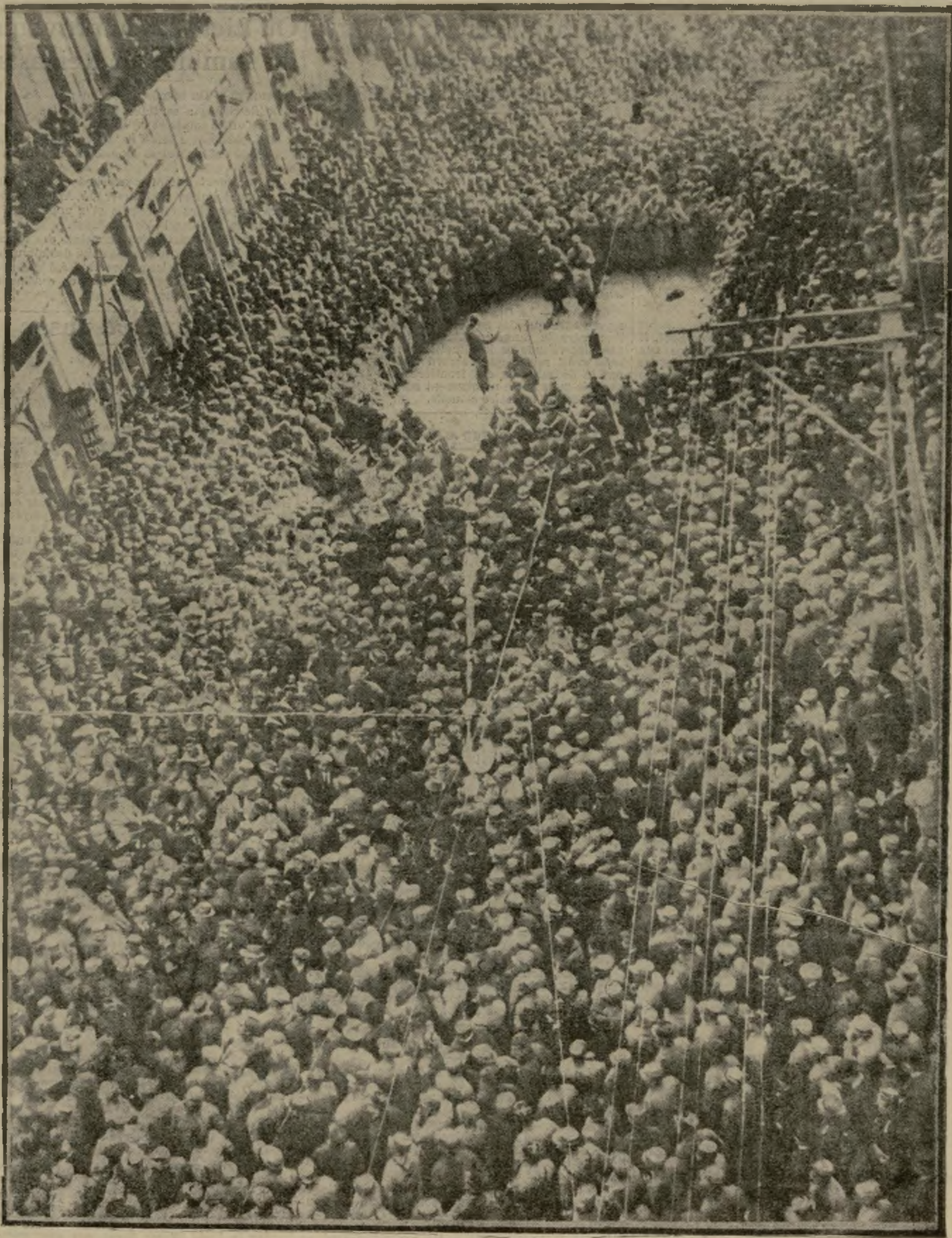
En Carnie, nous avons repoussé une petite attaque vers Pal Grande.

Notre artillerie a dispersé des colonnes ennemies en marche le long des vallées Valentin et Kronhof (Gail).

Sur le Vodil (Monte Nero), nos adversaires ont attaqué par surprise une de nos lunettes. Pas une prompte contre-attaque, ils ont été repoussés en désordre laissant entre nos mains 76 prisonniers dont 2 officiers et une mitrailleuse.

Dans le secteur de Glona (Isanzo moyen) un poste avancé de l'ennemi a été entouré et capturé.

LA MUSIQUE MILITAIRE A SALONIQUE



Les poilus du camp retranché de Salonique ne manquent pas un numéro du programme, que les musiciens soient britanniques ou français. A l'heure du concert, tous ceux qui ne sont pas de service se donnent rendez-vous autour du modeste pupitre qui sans doute sera acheté à prix d'or par quelque collectionneur, lorsque au jour de la paix le Concert européen aura lancé dans le monde apaisé les accents des derniers accords.

Lombard, Laborde Garfunkel et Cie

(NEUVIÈME AUDIENCE)

La journée des conclusions et des incidents

Le début de l'audience est marqué par un dépôt de conclusions. M^r Lagrosillière, au nom du docteur Saint-Maurice, demande acte au conseil de ce que les certificats qui auraient été délivrés par son client dans les cas Bordas, Roggel et Brandemann n'ont pas été représentés à l'inculpé. Le défenseur demande également acte de ce que le docteur Saint-Maurice n'a pas été confronté avec ses accusateurs. Le conseil donne acte à la défense.

Rueff est interrogé. Spécialiste du « vol à la tire », Rueff était des amis de Garfunkel, celui de la première manière, le « Garfunkel en espadrilles ». Il avait été condamné à un an de prison pour vol en 1908. Fin 1914, Mme Mintz-Feldstein, dont le mari était mobilisé au 34^e territorial, se plaignait devant Rueff de ce que son mari, sérieusement malade, avait maigri de soixante-sept livres. Plaçant une bonne affaire, l'un de Garfunkel s'entremit, offrant d'obtenir la réforme de M. Feldstein.

Il présenta la dame à Garfunkel, qui s'intéressa au mari moyennant dix mille francs.

Pour remercier Rueff de cette bonne opération, Garfunkel lui promit d'obtenir non seulement sa réhabilitation mais encore les... palmes académiques!

Par la suite, Garfunkel se montra plus exigeant: il demanda quarante mille francs. C'était trop. Mme Feldstein l'écrivit à son mari qui répondit: « Mets tout ce monde-là à la porte. »

Rueff se borne à déclarer cette histoire mensongère.

Mme Feldstein persista dans ses déclarations. Et l'on arrive au dernier inculpé, Gaston Lévy, confectonneur, 87, rue d'Aboukir. Le 31 août 1915, Garfunkel reçut de Lévy une somme de quinze mille francs pour une réforme qui ne fut jamais obtenue. Il fut simplement hospitalisé à Champrosy, et il n'osa pas, dit-il, réclamer son argent; il avait honte de connaître ces gens.

Pour le docteur Lombard, Lévy est un inconnu. Après une suspension d'une demi-heure, l'audience est reprise à quatre heures et quart.

Du Bosq est invité à s'expliquer sur les coups qui lui furent portés par le docteur Laborde, dans le cabinet du commissaire Dhubert et en présence de ce magistrat.

L'accusé croit que le major Laborde n'était pas dans son état normal et qu'il a agi dans un sur-saut de vive sur-excitation, sinon de folie.

Le major Laborde n'en est pas moins poursuivi pour outrages par supérieur à un inférieur.

On introduit le premier témoin, M. Jean Dhubert, commissaire de police attaché à la Sûreté générale.

Le magistrat fait connaître au conseil dans quelles conditions l'adjudant Ménard vint, le 14 septembre 1915, lui faire connaître la « combinaison » de l'agence Lombard.

M^r Charles Philippe soulève un incident au sujet des renseignements de police fournis sur Garfunkel par M. Dhubert.

Dans son rapport, le commissaire de la Sûreté générale déclarait: « Garfunkel voleur, souteneur et escroc, capable d'aller jusqu'au crime ». En un mot, disait-il, les époux Garfunkel sont des aventuriers qui avaient su capter la confiance de nombreuses personnalités. La lecture d'un document établit qu'un avocat du barreau parisien fut témoin au mariage de Garfunkel.

A la demande du défenseur de faire connaître les sources de ses renseignements sur le couple, le magistrat se refuse à répondre. M^r Charles Philippe dépose des conclusions sur le refus du commissaire Dhubert.

A une nouvelle question, le témoin fait cette sensationnelle déclaration:

« Cette affaire m'a valu d'être menacé de révocation, parce que j'ai fait mon devoir et que j'ai dit la vérité. »

Malgré sur les conclusions, le Conseil les rejette en ce qui concerne les faits allégués et donne acte à Garfunkel du refus du commissaire Dhubert.

Il lui de nouvelles conclusions pour donner acte à la défense d'une demande formulée le 17 mars 1916 aux fins d'enquête sur le rapport de police. Le défenseur demande également, M. Dhubert ne faisant pas partie, dit-il, de la police judiciaire militaire, que tous les actes et procès-verbaux émanant de ce magistrat soient retirés du dossier comme nuls.

Le Conseil rejette les conclusions, se bornant à donner acte de l'enquête demandée.

L'audience est levée à 7 heures sur cette déclaration de Garfunkel: « Je suis victime de la rivalité des deux polices, depuis l'affaire des bandits tragiques. »

Alfred Bougenier.

On fête à Paris et au Havre l'anniversaire du roi des Belges



Le roi ALBERT, la reine ELISABETH et leurs enfants.

(Photographie prise au palais royal de Bruxelles, en 1910.)



Une des dernières photographies du roi ALBERT.

C'était hier l'anniversaire de la naissance du roi des Belges et à cette occasion, le président de la République a adressé au roi Albert I^{er} ses vœux les plus chaleureux. L'après-midi, en l'église de la Madeleine, une émouvante cérémonie, honorée de la présence de la duchesse de Vendôme et de la princesse Geneviève d'Orléans, commémorait cette date devant une assistance nombreuse. Le personnel de la légation de Belgique était présent ainsi qu'un grand nombre de membres de la colonie belge de Paris, d'amis et d'admirateurs de l'héroïque souverain.

Le P. Hénuise, aumônier de l'armée belge, venu exprès du front, prononça une allocution au cours de laquelle il recommanda une œuvre d'assistance belge ayant la charge de secourir les femmes belges dont les fils et les maris combattent à côté des nôtres.

Au Havre, la 41^e anniversaire de la naissance du roi a été fêté avec émotion par le gouvernement et la garnison belges.

Cette solennité, qui a débuté par un salut au drapeau d'une solennité particulière, a eu lieu à 9 heures au ministère de la Guerre, villa XVI. Des décorations furent ensuite remises à 250 invalides. Les ministres belges, les ambassadeurs accrédités

près le gouvernement du roi Albert, les autorités militaires, l'amiral-gouverneur Riard, le général Asser, commandant la base anglaise, les autorités civiles assistaient à la cérémonie.

Le lieutenant-général Jungbluth, adjoint général, chef de la maison militaire du roi, passa devant les troupes et devant les invalides, et prononça ensuite une vibrante et chaleureuse allocution.

M. Schollaert, président de la Chambre des représentants, accrocha la décoration à la tunique des mutilés incapables de se tenir debout, pendant que le lieutenant-général Jungbluth et le colonel comte de Gruene, assistés du capitaine commandant Schallée, remettaient les insignes aux invalides moins grièvement atteints.

Les musées de Londres et les zeppelins

L'Angleterre est le pays le plus altruiste du monde... Mais oui!

C'est au point que, devant les attaques des zeppelins, elle a mis en sûreté, parmi ses richesses artistiques, celles précisément qui font partie du patrimoine des autres peuples!

Un seul musée à Londres n'a pris presque aucune

précaution, vous verrez de rudes madriers étagés le long des murs; entre ces madriers, des sacs de terre s'élevaient... Les sculptures de Phidias? Elles sont derrière. Nul ne s'en douterait. L'éclat de l'art grec, la beauté de ses frontons où Paul Bourget eut vu « l'air du soleil » ne parviennent pas à rayonner à travers l'épaisseur des « gabions ». La statue de Démétrios a été descendue dans les caves. Quant au tombeau de Manolès et aux sphinx d'Égypte, ils ont dédaigné de Py suivre. Ils demeurent, et les zeppelins passent.

Les cartons de Raphaël, au musée Victoria-Albert, semblent présenter un volume énorme: ils sont matelassés d'amiante et cuirassés de fer!

A la National Gallery, la Venus de Velasquez, la Charles I^{er} de Van Dyck, la Femme adultère de Rembrandt, la Femme aux rochers de Vinci, l'Iriane et Bacchus de Titien, sont murés dans une salle entièrement revêtue de plaques blindées. Sur la toit, un « anti-zeppelin », sorte d'écran en tôle métallique, a été étendu: les bombes seraient arrêtées par ses mailles d'acier!

Le musée londonien le plus dégrainé, celui dont on a garanti les richesses avec le soin le plus jaloux, est sans conteste le musée presque français de Hertford House, qui abrite la collection Wallace de l'art du dix-huitième siècle. On y voit encore la rampe d'escalier, en bronze et en fer ouvragé, provenant de la Bibliothèque nationale de Paris. Mais que de merveilles ensevelies dans des « cages » de fortune! Précieusement serrées, nos Watteau! Et la maquette du Voltaire de Houdon! Et la Victoire du Napoléon de la colonnade Vendôme!

La Victoire! Comme si les zeppelins pouvaient quelque chose sur la Victoire!

Magd-Abril.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.



Le BRITISH MUSEUM

précaution contre les raids des dirigeables allemands: c'est la Tate Gallery où ne sont abritées que des toiles de l'École anglaise; les œuvres des préraphaélites sont exposées comme naguère au regard du public, sans que rien les protège contre le feu du ciel qu'elles narguent.

Mais dans le British Museum, les frises du Parthénon ont disparu... Si vous pouvez, grâce à une autorisation spéciale, pénétrer dans la salle Elgin, sé-

DERRIÈRE LE FRONT. — LES TRAVAUX "ANNEXES" DU COMBAT



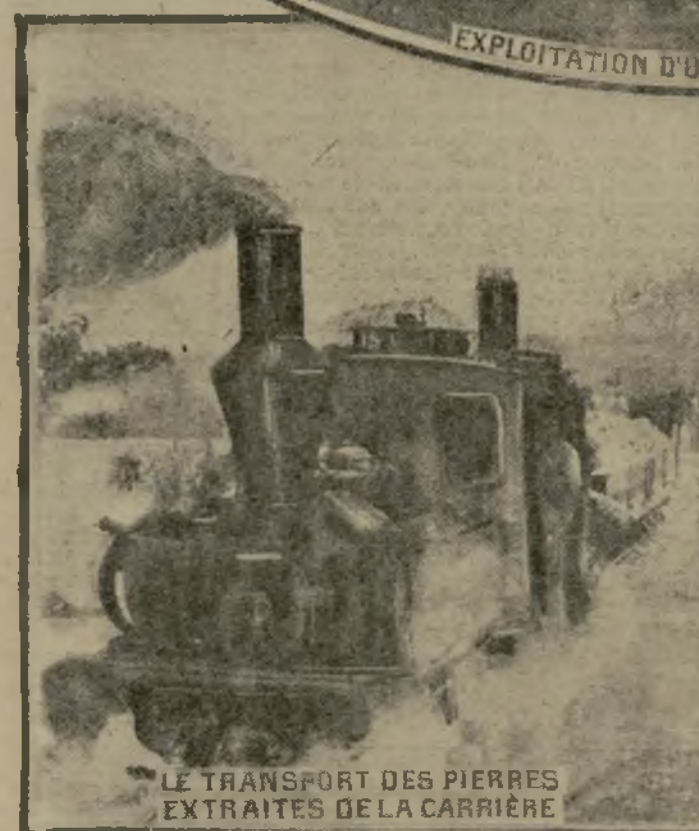
EXPLOITATION D'UNE CARRIÈRE DE PIERRES



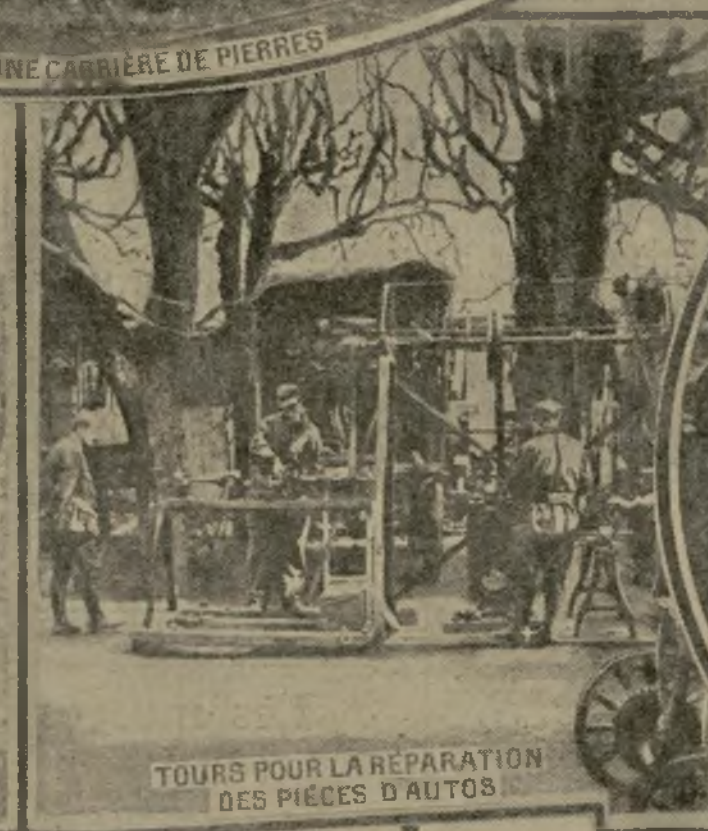
PERCEUSE INSTALLÉE DANS UN CAMION AUTOMOBILE



CONSTRUCTION D'UN REMBLAI



LE TRANSPORT DES PIERRES EXTRAITES DE LA CARRIÈRE



TOURS POUR LA RÉPARATION DES PIÈCES D'AUTOS



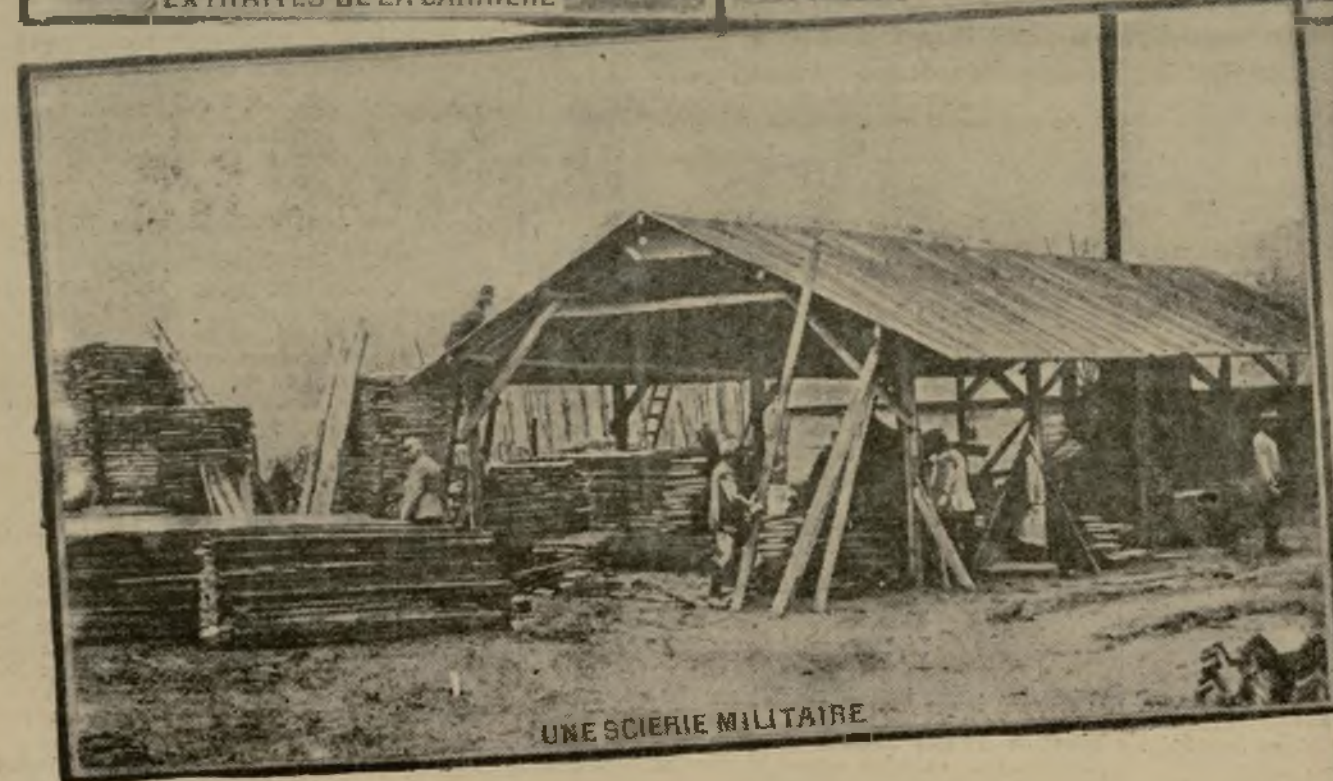
ÉBOUTAGE À LA SCIE CIRCULAIRE DES PIQUETS DE TRANCHÉES



LA FABRICATION DES SABOTS



EXPLOITATION D'UNE FORÊT



UNE SCIERIE MILITAIRE



ATELIER DE RÉPARATION D'AUTOS



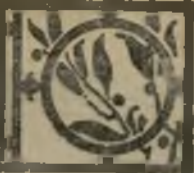
DÉPÔT D'ESSENCE POUR AUTOS

Entre la ligne de feu et les grandes usines de l'arrière qui l'approvisionnent en canons et munitions, existent d'innombrables petits ateliers de détail qui, à quelques kilomètres de nos soldats, travaillent à la préparation et la mise au point de tout

ce qui peut servir à l'armée : piquets de tranchées, autos, bidons d'essence, barrières, matériel de voies ferrées, etc. L'exploitation militaire des forêts et des carrières de pierre rentre dans cette catégorie des travaux « annexes » du combat.



L'Humour et la Guerre



Les tribulations guerrières d'un "cent kilos"

Il y a des gens qui pèsent cent kilos, il y en a même qui pèsent davantage. Ce sont des tas, dont il n'y a pas des tas; mais, enfin, il y en a. L'Allemagne, qui depuis quarante ans préparait cette guerre, a certainement prévu leur utilisation. Qu'en fait-elle au juste ?... Je l'ignore. Sans doute les exhibe-t-elle en pays neutre, pour montrer aux indécis que les vivres abondent en Germanie, puisque les sujets du kaiser sont gras comme cochons en foire.

Mais, en France, nul ministre n'avait prévu l'utilisation des cent kilos. En temps de paix, les con-



sells de révision les réformaient; en temps de guerre, les conseils de réforme sont moins précis. Il y a du flottement; cela dépend des régions, des bascules et des majors.

Et puis, il y a cent kilos et cent kilos; ou plutôt, il n'y a pas de cent kilos. Il y a des quatre-vingt-dix-neuf kilos neuf cent quatre-vingt-dix-neuf grammes et des cent kilos cinq grammes. Où commence la réforme, où s'arrête-t-elle ? Toute la question est là. M. Lebeureau oublia d'y consacrer une circulaire.

Ces réflexions me furent imposées, l'autre hier, par la rencontre d'un ami dont je dirais que l'âge défrise la quarantaine, s'il n'était plus chauve que moi, et dont le poids oscille autour des cent kilos selon les saisons et les digestions.

— Ah! me dit-il ça ne va pas...

— Oui, je sais la Grèce...

— Tu l'as dit, ma maudite graisse ne veut pas fondre. Et encore, ça m'est égal qu'elle ne fonde pas, mais alors qu'elle augmente. Engraisser ou maigrir, tout est là.

— Comprends pas.

— Mais si, c'est bien simple. Quand la guerre éclata, je marquais à la bascule 99 kilos 300. J'étais costaud, on me garda. Bon, pensais-je, je vais enfin maigrir. Exercices, marches, pas de gymnastique, charges à la baïonnette, voilà de quoi fondre. Et je fondis... sur les Boches, à Charleroi, puis sur la Marne. Ah! la Marne! mon cher, sais-tu ce que ça représente ?

— De la gloire, de l'héroïsme, du dévouement...

— Oui, sans doute; mais pour moi, ça représente



dix kilos deux cents. Tu m'entends, je suis descendu à 89 kilos cent. Enfin, pensais-je, cette fois ça y est. Je vais redevenir un homme maigre, un homme qui peut passer dans les fauteuils d'orchestre sans comprimer les ventres de ses concitoyens. Ce que les régimes, les massages et les drogues n'ont pu faire, la retraite de la Marne l'a réalisé. Mais quelle mé-

decine!... cinquante ou soixante kilomètres par jour; pas de repos, peu de sommeil et, pour le boulotage... sur le pouce, entre deux étapes, quand on ne dinait pas par cœur.

— Et tu te plains.

— Attends, vieux, tu vas voir. Tout marchait bien; nous montions vers le Nord, on repoussait les Boches, lorsque, sur l'Aisne, crac! on se colle le nez contre leurs tranchées. Ah! les tranchées, quelle sale invention!... Et pas française pour deux liards... une invention du diable, une invention boche, quoi! Naturellement, faut stopper, faire des tranchées et... tout le monde descend.

— Fallait bien, pour s'abriter.

— S'abriter, oui, mais maigrir! impossible. De l'immobilité, en veux-tu en voilà. Adieu les marches, pas de gymnastique et charges... Avec ça, une martaine qui me bourrait de provisions; un cuisinier qui nous soignait comme un père. Ah! mon vieux, ce ne fut pas long. Après deux mois de ce régime, j'étais remonté à 99 kilos. J'avais rattrapé ma graisse.

— En hiver, ça tient chaud.

— Bien sûr, je m'en fichais. Mais ce ne fut pas l'avis d'un inspecteur, qui se mit à rouspéter en me voyant: « Qu'est-ce qu'il fiche là, ce cent kilos! En voilà une vraie cible en surface!... » Ce ne fut pas long. Le lendemain, on me dirigea sur l'arrière. Pour un voyage rigolo, tu parles! Je me faisais l'effet d'un ballot, qu'on renvoyait de gare en gare à cause de la visite médicale que je devais subir, mais qui n'était jamais celle du médecin auquel je me présentais. La petite balade dura cinq jours; seulement voilà, cinq jours de chemin de fer, et première de zouzous, ça fait maigrir. Si bien qu'en arrivant devant le major — le vrai, celui qui m'attendait — je ne pesais plus que 94 kilos 250. Naturellement, il me garda, parce que je suis costaud. Seulement, plus de tranchées...

— Le dépôt ?

— Pas tout à fait. Je fus vaguemestre, attaché aux ambulances de X... (à cause de la Censure, je



ne te dis pas le nom). Sache seulement que c'est un petit patelin rigolo, qui trempe ses pieds dans la Seine, entre Romilly et Rouen. Le plus drôle de l'histoire, c'est que j'y vins remplacer un brave curé normand qui venait d'être réformé pour avoir dépassé les cent kilos.

— Cependant, la marche...

— La marche, bien sûr, ça fait maigrir, mais ça creuse. Et alors, n'est-ce pas, quand on ramène les lettres aux camarades, il y a toujours un morceau à manger et un verre à boire.

— Et tu as engraisé ?

— Tu l'as dit; au bout de six mois, je pesais 99 kilos. Un vaguemestre qui pèse 99 kilos, ça n'est pas admis par les règlements. Alors, on m'a évacué... mais pas réformé. Il manque toujours un kilo; et me voilà.

— Eh bien, tu vas engraisser.

— Mais non, mon vieux, mais non. Je suis planton et j'ai un service conjugué. Une semaine la nuit et une semaine le jour. La semaine de jour, le service est calme et je dors toute la nuit; alors, je monte à 99 kilos. Mais la semaine de nuit, c'est terrible, impossible de dormir le jour à cause des concierges qui battent leurs tapis et des gosses qui se bombardent dans l'escalier... alors, turlutement, je retombe à 95 kilos. Non, vois-tu, la guerre finira peut-être, mais jamais je n'atteindrai les cent kilos. (Dessins de Hautot.)

Armand Charpentier.

Journaux du Front

AZOR, NOTRE SAC

Du Poilu du 37^e :

Bien qu'étant généralement à peu près ciré, Azor est né comme un sac. Il suit, comme un chien, les fantassins de l'armée française avec une insistance qui leur fait souvent dire : « J'en ai plein l'œil ».

Suivant qu'on se trouve en première ligne ou à l'arrière, son tempérament change du tout au tout.

A l'avant, il est gonflé de lui-même et affecte des attitudes de lourdaud. Mais dès qu'on arrive à l'arrière et qu'on lui fiche la courroie, il devient léger à l'excès et se débarrasse au point de laisser entrevoir un bout de chenille. Pourtant il a des bréchettes, et, tel un abbé de cour, il se fait bouclier plusieurs fois dans la même journée.

Peu artiste, Azor a des prétentions de rouscien, et il va peniblement du sol au do, pour retomber ensuite lourdement du do au sol.

L'AME DE NOS MORTS

De l'Echo des Gourbis (131^e territorial. Secteur postal 53) :

Nous avons déjà parlé des bouteilles que l'on a l'habitude de placer sur la tombe et dans la tombe de nos camarades tombés héroïquement. Ces bouteilles contiennent des pièces d'identité qui permettent de savoir le nom de chaque brave mort pour la France. On nous signale que beaucoup contiennent aussi des adieux touchants, écrits par ces soldats au moment de partir à l'assaut et que les mains pieuses de frères d'armes ont voulu conserver.

NE PAS CONFONDRE

Du Petit Echo du 18^e territorial :

Le caporal Joffre, de la 1^{re} compagnie, soucieux de ne pas usurper les gloires que pourrait lui valoir une héroïque mort, nous prie de déclarer que ce n'est pas lui qui a remporté la victoire de la Marne. Dont acte.

EN REVENANT DU FRONT

Du 23^e territorial :

Le Poilu venant du front a toujours bonne mine, ce qui atténue l'inquiétude des siens; il est bonheur, ce qui prouve sa vaillance, et il ne sait rien de la situation, ce qui fait de lui un sujet d'étonnement.

Deux jours suffisent à entendre ce qu'il avait à conter. Puis on le brosse, on le gratte, on le lave, on l'écrit. Dès qu'il a l'air d'un embusqué, sa permission est due : il peut retourner d'où il vient.

DERNIERES NOUVELLES

De la Saucisse (rédacteur en chef, caporal François Jean — 205^e d'infanterie. C. M. B. Secteur 41) :

Notre grand état-major a l'intention de lancer une fausse nouvelle : la prise de Verdun par les troupes allemandes.

De joie, tous les Boches seraient transportés au septième ciel. Nous aurions plus qu'à nous enorgueillir des tranchées désertes.

Après un bombardement terrible de nos 75, plusieurs Boches furent tués. Des officiers pratiques vont les envoyer à la fonte pour faire remonter le mark.

VERDUN !!!

De l'Echo des Tranchées :

Boches, à l'univers votre rôle ne s'arrête pas. Vous êtes « combattants » dont personne n'est digne. Vous êtes : « Nos soldats occupent Verdun ! » Jusqu'à quel point Verdun qui les occupe !

FABLE A PEU PRES

De la Première Ligne (G. Bidier, 3^e d'artillerie coloniale, 78^e batterie. Secteur postal 86) :

Ce soir-là, la nuit n'avait point son pareil; Pilon, prenant sa part, en revenant de marche, A tant fait qu'il ne sent que sur ses pieds un marche.

Moralité

Votre affaire n'a point d'ortelle...

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

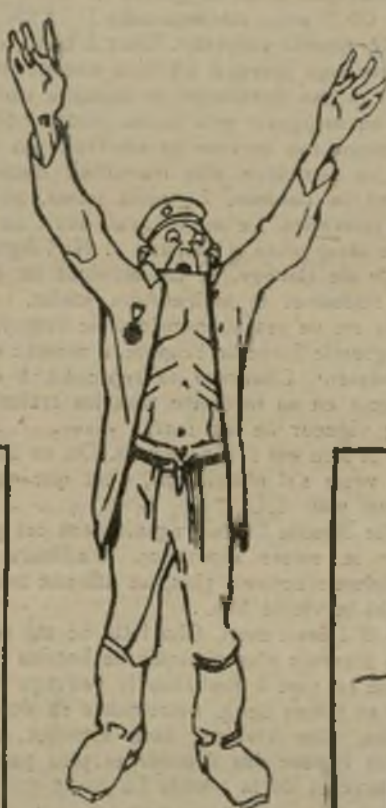
Du Tord-Boyan (15^e d'infanterie) :

Inventions utiles. — Tous nos amis ont souvent dû remarquer combien est fatigante la marche en zig-zag (genre Toppler) que le fantassin est obligé d'exécuter à travers les boyaux. On nous suggère que cette fatigue pourrait être aisément évitée à nos bons camarades, grâce à une légère dépense :

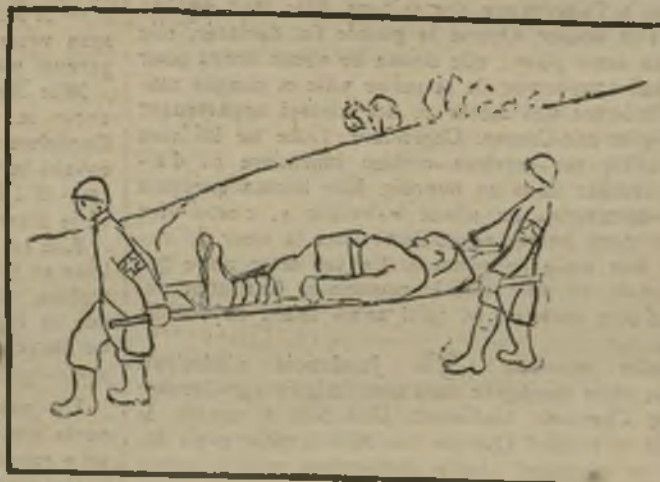
Qu'on quadruple la ration de galette des troupes qui vont faire une relève; quand tous les soldats seront saouls, ils zigzagueront sans effort aucun.

Ce procédé a déjà été employé en Pologne.

L'Humour et la Guerre



L'artilleur. — Monsieur est sans doute attaché militaire!
(Bucquet.)



— L'font exprès : c'est toujours les plus lourds qui sont blessés aux jambes.
(André G...)



KOLOSSAL COMMERCE
DE PELLETERIES
— Les Alliés disent que nos affaires sont arrêtées! C'est au moins la cinquième peau que je vends.
(O'Galep.)



FRANÇOIS-JOSEPH EST BELLIQUEUX
— L'empereur vient sans doute d'apprendre un nouveau succès contre le Monténégro?
— Pensez-vous, il appelle sa bonne...
(J.-P. Besson-Dandrieux.)



— Citez-moi les principales villes de France?
— Douaumont, Vaux, Béthincourt...
(Pierre Porteleffe.)



LES DEFENSEURS DE LA « KULTUR »
Croquis d'après nature recueillis par un neutre.
(L'Esquella de la Torrala, Barcelone.)



— Arras, quel département?
... Secteur 746 bis.
(Léo Lechevallier.)

LES CONTES D'EXCELSIOR

La bonne

Mlle Amélie Jandunois n'avait, à cinquante-six ans, jamais pu garder une bonne plus de six mois. Non que Mademoiselle fût plus exigeante que toute autre dame de Laiglon-sur-Creuse. Jamais elle ne mettait ses bonnes à la porte, mais elle les reprenait à regret de leurs moindres erreurs et ne distinguait pas entre celles qui relevaient de la négligence et du mauvais vouloir et celles qui ne tenaient qu'aux défauts de la mémoire ou de l'intelligence humaine. Après chaque départ, elle se lamentait, cherchait, trouvait et se remettait à espérer.

Mlle Amélie Jandunois était rentière par héritage et célibataire par indifférence. Elle avait dû être assez agréable à voir, de cette beauté sans piquant, qui ne surprend ni ne prend, ni ne retient et dont les Espagnols disent qu'elle est comme une orange sans jus. Elle avait vieilli sans s'en apercevoir, entre son chien et ses habitudes. Elle avait vu mourir les siens sans chagrin exagéré. Elle était seule et s'était habituée à sa solitude comme à l'alternance des saisons. Elle était égoïste sans s'en douter. Quand la guerre fut déclarée, elle ne s'en émut point; elle donna de vieux draps pour l'hôpital temporaire de la petite ville et chaque matin s'informa des morts et des blessés appartenant à Laiglon-sur-Creuse. Cependant, l'idée ne lui vint ni d'offrir ses services comme infirmière ni d'aller travailler dans un ouvroir. Elle tricota quelques passe-montagnes en allant « veiller », c'est-à-dire causer deux heures après dîner chez la sœur du notaire, son amie de pension. Ce fut cette amie qui lui apprit, un soir, que le cantonnier Gardunot venait d'être mobilisé et qu'il avait laissé sa femme seule.

Quelle nouvelle ! Mlle Jandunois n'admirait qu'une seule ménagère dans tout Laiglon-sur-Creuse : c'était Charlotte Gardunot. Une fille si active, si propre, si avisée ! Que de fois Mlle Amélie avait déploré ce mariage ! Quelle domestique modèle aurait faite la femme de Gardunot !

— Peut-être que maintenant qu'elle est seule elle voudra bien venir servir chez moi !

Charlotte accepta d'entrer au service de Mlle Amélie. Elle déclara, avec cette délicatesse des simples :

— En travaillant, je serai moins seule et cela me fera un peu d'argent et comme ça je ne toucherai pas aux mandats du traitement de mon Georges. C'est à lui cet argent ; ou je le lui enverrai, ou il le trouvera, s'il revient !

Elle avait vingt-quatre ans, il en avait vingt-huit et ils s'aimaient. Accoutumée à l'économie pour elle-même et à la propreté, elle fit bénéficier sa patronne de ses bonnes habitudes. Enfin, Mlle Amélie avait trouvé la « perle ».

Avec l'égoïsme féroce de ceux qui n'ont rien compris au drame que nous vivons, elle disait :

— Au moins, j'aurai été bien servie pendant la guerre !

Deux fois la semaine, Charlotte recevait des nouvelles de son mari.

— Il vous tarde bien de le revoir ?

— Oh ! oui, mademoiselle !

— Alors même que je vous augmenterais, vous ne resteriez pas après la guerre ?

— Oh ! non, mademoiselle !

Mlle Amélie soupirait. Tout à coup, en décembre, pendant sept jours, il n'arriva aucune lettre de Gardunot et pas davantage la semaine suivante. Charlotte ne mangeait qu'à peine, pleurait tous les soirs, cependant son service ne souffrait pas de ses tristes. Au contraire, elle travaillait doublement pour oublier sa douleur. Le mois passa, puis un autre, sans nouvelles. Le maire avait écrit au dépôt. Gardunot était porté « disparu ». Ni l'Agence internationale de Genève, ni les services de Lyon ne purent retrouver le malheureux soldat.

Par un de ces phénomènes de l'esprit qui sont la plus grande force de l'espèce, à mesure que les jours s'écoulaient, Charlotte se reprenait à espérer. Elle évoquait en sa mémoire tous les traits d'endurance et de vigueur de son mari.

— Il s'en est tiré sûrement. On ne l'aura pas pris sans vert ; s'il n'écrit pas, c'est que ça serait dangereux pour lui.

Mlle Amélie l'encourageait dans ces pensées, sans avoir la même espérance. D'ailleurs, depuis que Gardunot n'écrivait plus, un affreux sentiment avait envahi la vieille fille.

— S'il était mort, Charlotte ne me quitterait plus et je n'aurais plus d'ennuis de bonnes !

Elle en vint à souhaiter le mariage réel de Charlotte et toutes deux, entretenues en des espoirs contraires, elles vivaient sans secousse, ne déplorant que la hausse des denrées et plus particulièrement du sucre et de la viande !

Un soir d'octobre, le facteur du télégraphe apporta une dépêche ; Charlotte s'évanouit. Mademoiselle ramassa le papier bleu et lut :

Bellegarde 276 10 22 10 14 h. 45.

Arriverai dans deux jours, pas trop mutilé. — Georges.

Il arriva. Il avait eu le poignet gauche coupé par un éclat d'obus. Soigné dans un hôpital de Belgique, il n'avait pu écrire jusqu'au moment de l'échange des grands blessés. Tout d'abord, Charlotte ne devina rien, car Georges avait reçu une main articulée qu'il dissimulait sous un gant.

— Je te reviens pas tout entier, mais les morceaux qui restent sont encore les meilleurs.

Elle l'embrassa en pleurant.

— Ça ne fait rien pour moi.

Puis au bout d'un instant, timidement, elle ajouta :

— Et pour ta place ?

— On aura une pension.

Mademoiselle, qui assistait à la scène, s'avança en essayant de sourire :

Mais elle se débattait avec une force doublée par la volonté.

Elle put se dégager un instant, et tout en luttant elle ne pensait qu'à celui qui était venu la voir dans cet après-midi de dimanche, à celui qui, avant d'être blessé, avait si bien su abattre des Boches, et elle cria encore :

— A moi ! Robert !

Mais Karl Mandel reprenait le dessus.

Lison, brisée par son effort, faiblissait.

L'Allemand exaspéré la souleva dans ses bras et d'un bond, emportant son léger fardeau, il franchit le fossé qui bordait la route, pour se jeter dans les champs.

Lison, à demi évanouie, n'avait plus que vaguement conscience de ce que son agresseur faisait d'elle.

Au loin, dans la nuit, sur la route, un tintement de grelots se faisait entendre, et les deux points brillants des lanternes d'une voiture se devinaient.

Mais Karl Mandel n'y prêtait aucune attention.

Il était maintenant caché par un épais buisson de mures sauvages, et rudement il laissa Lison tomber à terre, puis il s'agenouilla auprès du corps étendu.

Cependant la tête de la jeune fille, en heurtant le sol, avait été durement atteinte par une pierre. La douleur la fit un peu revenir à elle.

Elle ouvrit les yeux, et comprit le péril qu'elle courait. Elle eut la force de se soulever à demi et de jeter un nouveau cri d'appel dans la nuit.

Karl aussitôt voulut d'une main lui fermer la bouche.

Mais Lison, avec ses petites dents aiguës, mordit dans sa paume, et si fort que ce fut la brute qui se mit à pousser un véritable rugissement de douleur.

— Si vous vouliez rester ici, Charlotte, je pourrais vous loger tous deux en attendant ; votre mari pourrait s'occuper du jardin et chez le fermier. Je ne demanderais rien pour sa nourriture et je vous garderais les mêmes gages.

L'homme répondit :

— Ça sera comme tu voudras, Charlotte.

Alors, prise d'un âpre désir de sacrifice, du grand orgueil féminin de faire quelque chose pour l'homme qui revenait glorieux et mutilé, de travailler près de lui, sachant qu'ici, chez Mademoiselle, ce serait plus confortable, Charlotte répondit :

— Je suis bien reconnaissante à Mademoiselle et je veux bien, si nous ne gênons pas Mademoiselle !

Ernest Gaubert.

Que deviendront après la victoire les mutilés célibataires nécessiteux ?

Les pouvoirs publics, la philanthropie privée se sont occupés utilement de l'avenir de nos glorieux mutilés. Nos églises, eux aussi, ont donné la preuve de l'intérêt qu'ils portaient aux héros en leur réservant, d'accord avec l'administration préfectorale, le plus grand nombre d'emplois dans les services municipaux et en créant des hôpitaux spéciaux pour les tuberculeux de la guerre.

Il reste cependant une « question » à résoudre. Que deviendront les grands blessés célibataires devenus incapables à se livrer à aucun travail et qui, durant leur vie, auront besoin d'aide soit pour se vêtir, soit pour se mouvoir, soit pour prendre leur repas ?

Sur la proposition de M. Lemarchand, l'administration étudie un projet ayant pour objet de créer à Paris et dans le département de la Seine des hospices spéciaux destinés à loger, au lendemain des hostilités, les grands mutilés.

« Depuis le temps — dit M. Lemarchand — qu'Athènes aux frais du Trésor, et de siècle en siècle jusqu'à nos jours, l'assistance à fournir aux invalides de guerre a été une préoccupation d'ordre public.

« L'hôtel des Invalides, qui abritait 10.000 pensionnaires sous Louis XIV et 26.000 sous le Premier Empire, ne saurait plus répondre, hélas ! aux nécessités actuelles.

« Il est donc indispensable de créer à Paris et dans le département de la Seine des hôpitaux spéciaux pour cette catégorie de grands mutilés. A cet effet, on pourrait confisquer et décréter propriété nationale tous les grands hôtels récemment construits dans Paris par des sujets austro-allemands. La question est facile à résoudre. Nous devons l'étudier sérieusement : le devoir de tous envers les libérateurs de la nation est impérieux, précis. L'honneur, la reconnaissance interdisent l'indifférence ou l'imprévoyance à leur égard. »

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

COMPTABILITE 53, rue de Rivoli, 53 PARIS PIGIER

FEUILLETON D'« EXCELSIOR » DU 9 AVRIL 1916

17

Un Cœur blessé

ROMAN

par Edouard PONTIÉ

CHAPITRE XV

Le fiancé maudit

« J'ai été prisonnière, moi, en Allemagne... »

— Taisez-vous, fit brutalement Karl, et malheur à vous si vous ne faites pas ce que je vous dis...

— Non, je ne me tairai pas... Ah ! vous pensiez que je serais toujours la fiancée d'un Boche... mieux encore, sa complice... et traîtresse à mon chevre... Vous allez voir...

El Lison, se dé tournant, essaya de courir vers la ferme où elle se rendait pour appeler au secours.

Il y avait là le père, solide à cinquante ans, avec son fusil de chasse ; le fils de seize ans, qui avait sa fourche, et des femmes courageuses qui apportaient des cordes...

Mais Lison ne vit pas deux pas sur la route.

Karl se jeta sur elle comme un fauve, et l'enferma dans ses bras.

Elle se mit alors à jeter dans la nuit un cri terrible, une clameur d'épouvante et d'appel lointain et aiguë, que l'Allemand étouffa en la pressant rudement à la gorge.

Copyright by Edouard Pontié, 1916. Reproduction, traduction et mise au cinéma réservées.

En feuilletant les Revues

Dans la *Revue des Deux-Mondes*, sous la signature *** de très importantes « lettres d'Angleterre » (l'Opinion anglaise et le service obligatoire).

Pour le moment, dit l'auteur, la question du jour est celle-ci : comment l'Angleterre va-t-elle s'y prendre, maintenant qu'elle est privée de ses hommes, pour maintenir le train journalier de sa vie, pour garder ouvertes ses banques, ses boutiques, ses lignes de chemins de fer ? Une chose est certaine : le gouvernement a pris son parti et appliquera la loi avec fermeté. Le langage du premier ministre ne permet pas d'en douter. Il y a trois semaines, il était interrogé dans la Chambre des Communes à propos de ces solides rumeurs de paix que nos ennemis mettent périodiquement en circulation. Après avoir rappelé une fois de plus, que l'Angleterre ne pouvait accepter ni même écouter aucune ouverture de paix sans être d'accord avec les Puissances auxquelles elle est liée par un pacte indissoluble, il répondit exactement les mêmes paroles qu'il avait fait entendre au banquet de Mansion House, en novembre 1914 : « Nous ne remettrons pas au fourreau l'épée, que nous n'en ayons pas tirée à la légèreté, avant que la Belgique, — et j'ajouterais aujourd'hui la Serbie, — aient recouvré tout ce qu'elles ont perdu, et plus encore ; avant que la France soit prévenue d'une manière sûre, contre toute agression nouvelle ; avant que l'indépendance des petites nationalités européennes ait été établie sur une base inébranlable ; enfin avant que le despotisme militaire de la Prusse ait été complètement et définitivement détruit. »

La Chambre a passionnément applaudi ces paroles auxquelles la lenteur réfléchie de l'énonciation, délaçant et accentuant chaque syllabe, donnait un caractère étrange de force et d'autorité. Elle a eu nettement conscience d'assister à une minute solennelle, à une minute émue de l'histoire nationale. Plus d'un auditeur a dû se souvenir du temps déjà lointain où Campbell Bannerman, lorsqu'il voyait faiblir les libéraux sous une vive attaque de leurs adversaires, disait à ses partisans : « Allez me chercher le rouleau ! » et l'on allait chercher le rouleau, c'est-à-dire M. Asquith, et le rouleau faisait son œuvre. L'autre soir, le rouleau a passé sur les pacifistes et les a écrasés au moment où ils se vantaient encore d'avoir un complice dans le chef du Cabinet.

Mme Marylie Markovitch a été envoyée en Russie comme correspondante de la *Revue des Deux-Mondes*. Elle a notamment visité les hôpitaux de Sa Majesté Alexandra Fédorovna qui se trouvent, comme on sait, groupés à Tsarkoïa-Sélo.

Nous détachons de son récit intitulé l'« Impératrice en voile blanc » le joli épisode suivant.

La scène se passe dans l'hôpital du palais et a pour héros un jeune sous-lieutenant qui fait partie du régiment du Second Daghestan, dit « la Division sauvage » :

Tous les soldats du Second Daghestan sont des engagés volontaires. Ils appartiennent à cette aristocratie du Caucase qui descend en partie des compagnons de Schamyl et dont l'âme est pénétrée de vertus guerrières. La plupart sont musulmans, et leur modeste les accompagnent. Ils forment entre eux des groupes dont chacun a sa langue, ses traditions, ses habitudes et par conséquent ses chants guerriers. Leur coiffure nationale, le *bachlik*, a son histoire. La couleur en varie selon les régiments. Celui du Second Daghestan était blanc. Sous le règne du tsar Nicolas I^{er}, ce régiment se distinguait dans la guerre contre les Turcs. Il fut si éprouvé que vingt hommes seulement revinrent, tous blessés à

la tête... et coiffés de *bachliks* rougis de leur sang. L'empereur perpétua ce souvenir héroïque en décidant que désormais le Second Daghestan porterait un *bachlik* rouge.

Les cosaques de Tarass Boulba envoyaient leurs fils faire leurs études au séminaire de Kieff, « bien que », nous dit Gogol, une fois hors de l'école, ces libres enfants du steppe s'empressaient d'oublier tout ce qu'ils y avaient appris. Les futurs officiers du Second Daghestan vont plus loin encore chercher la science... et ne l'oublient plus. Le sous-lieutenant O... a fait ses études au lycée Richelieu, et, sans la canne sur laquelle il s'appuyait, je me croirais en conversation avec quelque Parisien raffiné, avant d'arborer ce pittoresque costume pour répondre à la fantaisie exotique d'une comtesse de Chabrillan ou d'une duchesse de Clermont-Tonnerre.

Mais les trois croix de Saint-Georges, qui ornent la poitrine du jeune officier, ne sont pas de parade. Il faut voir cependant sous quel voile d'ironie légère il essaie de dissimuler son mérite.

Comment j'ai gagné mes croix ? Mais comme nous les gagnons tous : en essayant de sauver ma peau ! Le courage, madame, n'est qu'une forme de la peur. L'instinct de la conservation rend ingénieux le plus naïf : c'est cette ingéniosité que vous appelez héroïsme.

— Soit ! dis-je en souriant ; mais, tout de même, racontez !

— C'est bien simple. La première fois, je fus chargé d'aller en reconnaissance. La plaine n'était qu'une immensité blanche sur laquelle tout faisait tâche. Je m'enveloppai d'un drap blanc et j'arrivai en rampant jusqu'aux tranchées allemandes, dont je pris un échantillon, mais rapide croquis. Deux heures après, j'étais de retour à mon régiment. La seconde fois, c'est moins encore. Il faut vous dire que nous avions la manie de ramener dans nos lignes nos blessés, et même nos morts. Un cosaque ne doit pas tomber entre des mains ennemies. Donc, je trouve un blessé... Les balles sifflaient de tous côtés. Quel bouclier magnifique m'était offert ! Je charge le blessé sur mes épaules, et nous rentrons tous deux au camp... Quant à la troisième croix, c'est mon cheval qui l'a gagnée. Mais le cher et brave animal a été tué sous moi et je regrettais de la porter si elle ne m'était un constant témoignage de sa bravoure !

Dans la *Revue de Paris*, M. Ferdinand Bas publie de très curieux « Notes et Souvenirs » sur Guillaume II. L'anecdote suivante a trait à une visite que M. Ferdinand Bas fit, en 1905, avec M. Maurice Donnay, à Eisenach, au fameux château de sainte Elisabeth et de Tannhäuser. Le gouverneur de la Wartburg avait conduit ses hôtes dans la partie souterraine du château où avait vécu sainte Elisabeth.

C'était là que, jadis, lorsque l'ennemi menaçait, les seigneurs se retiraient, au lieu le plus profond, comme les renards s'enfoncent dans leur terrier. C'était là, aussi, que les femmes s'assemblaient pour filer. C'est ce que racontait M. Lucas von Cranach, que l'empereur, dans ses visites à la Wartburg, aime à réunir le soir ses amis pour boire de la bière et pour fumer la pipe en bavardant, sautant d'un sujet à l'autre, avec son esprit toujours éveillé et souvent laquie. « Mais, ajouta-t-il, tout ne se passe pas ici en rires et en balafres. Parfois le passé de ces murailles s'anime, et d'étranges visions traversent cette lueur joyeuse. »

A l'instant même où le gouverneur de la Wartburg parlait, nous entendîmes à côté de nous un rideau se soulever lentement ; à notre stupéfaction, nous vîmes apparaître un moine solennel, la tête couverte d'une capote, marchant droit devant lui à pas comptés ; il

se dirigeait, puis s'arrêta à l'autre bout de la crypte. Nous ne savions que penser de cet intermède, et nous regardâmes notre hôte qui, fort digne, demeurait sur son siège, les pieds dans le poil d'un ours noir. Nous nous décidâmes à le questionner ; il sourit, enchanté au fond de l'effet que le moine avait produit, puis il nous dit avec un grand sérieux : « C'est Sa Majesté l'empereur qui aime à machiner ces apparitions lors de ses séjours. Je me suis permis de vous en montrer un échantillon. Ce moine est le sergent de garde qui vous a reçus à la porte ; il s'est déguisé pour défilier en fantôme. Je ne crois pas cette mise en scène destinée à mystifier les convives de Sa Majesté ni à les effrayer, d'autant moins qu'ils n'ignorent pas toujours ces visages d'outre-tombe. Chez mon auguste souverain, le goût pour le surnaturel et pour la reconstitution du passé se mêle aux hautes capacités pratiques. »

LES ÉPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE

SAMEDI 4^{er} AVRIL

FRONT FRANÇAIS. — Activité des deux artilleries. Les Allemands ont pu prendre pied dans la partie ouest du village de Vaux. Entre ce village et Douaumont, attaques enrayées.

FRONT ITALIEN. — Nos Alliés maintiennent leur progrès.

FRONT RUSSO OCCIDENTAL. — Près de Koïbi, les Allemands évacuent leur première ligne.

DIMANCHE 2 AVRIL

FRONT FRANÇAIS. — Assauts repoussés à l'ouest de la Meuse. À l'est, lutte très vive. L'ennemi pénètre dans le bois de la Callette. Nous le rejetons dans la partie nord.

FRONT BRITANNIQUE. — Bombardement ; actions de mines.

FRONT ITALIEN. — Nos Alliés s'emparent de trois blocs ennemis dans la région abrupte du Cristallo (Haut-Italie).

LUNDI 3 AVRIL

FRONT FRANÇAIS. — Combats favorables à l'est de la Meuse. L'ennemi lance une vigoureuse attaque entre Haucourt et Béthincourt sur nos positions de la rive nord du ruisseau de Forges, que nous avons évacuées et repariées sur la rive sud. À l'est de la Meuse, nos contre-attaques se développent. Nous récupérons la partie ouest du village de Vaux.

FRONT ITALIEN. — Nos Alliés réalisent de nouveaux progrès.

FRONT RUSSO. — Les Russes repoussent plusieurs offensives et prennent les sommets dominant le bassin de Tchodorokh.

MARDI 4 AVRIL

FRONT FRANÇAIS. — À l'est de la Meuse, une violente attaque est repoussée avec des pertes considérables pour l'ennemi. Nos troupes progressent au nord du bois de la Callette.

MERCREDI 5 AVRIL

FRONT FRANÇAIS. — Nous progressons dans les bois au nord du bois de la Callette. Petites attaques repoussées.

FRONT BRITANNIQUE. — Lutte de mines et d'artillerie. En Mésopotamie, nos Alliés enlèvent la position d'Umm-el-Ikern.

FRONT RUSSO. — Attaques allemandes repoussées.

JEUDI 6 AVRIL

FRONT FRANÇAIS. — Dans la région de Verdun l'ennemi réussit à pénétrer dans le village d'Haucourt. Nous enlevons une large portion du terrain dit « le Bois Carré » au sud-ouest du fort de Douaumont ; nous progressons dans les bois et ouvrages ennemis.

VENDREDI 7 AVRIL

FRONT FRANÇAIS. — L'ennemi, à l'ouest de la Meuse, réussit à pénétrer dans une tranchée de première ligne d'où il est en partie rejeté. Nous réalisons quelques progrès au sud-est de Béthincourt.

FRONT BRITANNIQUE. — Vives rencontres à Saint-Eloi et avance méthodique en Mésopotamie.

FRONT BELGE. — Les Belges repoussent une attaque à Steenstraete.

FRONT ITALIEN. — Les Italiens enlèvent plusieurs positions fortifiées.

FRONT RUSSO. — Les Russes progressent au sud du lac Naroth et avancent vers Trébizonde.

Brusquement, il se jeta en arrière. Il était agile, et son mouvement fut si vif, que le premier moulinet du terrible bâton ne put lui enlever que son képi.

Mais alors, comme l'Allemand poussait un juron rauque, et se préparait au second coup, Robert vit derrière son agresseur une chose stupéfiante.

Une petite ombre, se traînant sur le sol, venait de se dresser, et une détonation subite, suivie d'un éclair, retentissait avec fracas.

L'homme tournait sur lui-même, puis s'abaissait en avant comme une masse.

Lison, assez tôt, avait pu reprendre son souffle et saisir dans la poche de sa jupe rustique le revolver de tante Félicie.

Elle avait rompu jusqu'à la bataille et, la, se levant tout d'un coup, elle avait tiré à bout portant sur Karl Mandel, sans hésiter.

Et, cela fait, reconnaissant Robert, elle dit d'une petite voix que l'émotion encore étouffait :

— C'est moi... Lison... je me suis vengée...

Robert dut enjamber un cadavre, car le corps de l'Allemand gisait à terre entre eux deux, pour essayer de soulever Lison qui, prise de faiblesse, tombait à genoux.

Il la releva doucement en la prenant par la taille :

— Que s'est-il passé, Lison ? demanda-t-il.

— C'est Karl Mandel, fit-elle comme dans un souffle... Il était prisonnier à Marseille, il s'est échappé... il a voulu m'étrangler... Vous êtes venu, et il a présent...

Robert s'était penché sur l'Allemand :

— Il est mort ! dit-il.

Cependant, le coup de feu avait donné partout l'alarme.

Le conducteur de la voiture de Robert avait attaché son cheval à un arbre et rejoint le groupe

du jeune homme et de la jeune fille. De la ferme proche on accourut.

Ce fut Robert qui prit la parole pour expliquer :

— Je passais sur la route en voiture, dit-il, j'ai entendu appeler au secours dans le champ, et j'ai vu cet homme, un prisonnier boche, qui avait assailli cette jeune fille...

« Il l'a lâchée, pour m'attaquer avec son gourdin... alors, j'ai tiré... »

Robert montra le revolver qu'il avait ramassé à terre.

On avait apporté les lanternes de la voiture. Les paysans regardaient avec admiration les décorations du jeune homme :

— Même avec un bras, ils savent descendre les Boches, nos soldats ! s'exclama quelqu'un.

— Il faut prévenir la gendarmerie, dit Robert. Demain, je ferai ma déposition.

On emporta le cadavre dans une grange.

Robert prit Lison par le bras, et la ramena tout doucement vers le Mas des Oiseaux.

— Etes-vous assez forte maintenant pour me dire tout, Lison ? demanda-t-il d'une voix très tendre.

— Oui, Robert, répondit-elle.

Et elle raconta comment elle avait vu Karl Mandel parmi les prisonniers à Marseille, ce qu'elle avait vu sur l'évasion d'un de ces derniers, et la rencontre de son fiancé maudit sur la route, jusqu'au coup de feu final qui l'avait délivrée.

— Et qui m'a sauvé aussi ! fit Robert.

Puis il ajouta :

— Et maintenant, Lison, vous n'êtes plus la fiancée d'un Boche...

(A suivre.)

Distractions pour les tranchées

N° 153. — DAMES.
par M. Gaston BEUDIN
NOTES



BLANCS
Les blancs jouent et gagnent

N° 154. — ENIGME. — Sonnet d'un lecteur.

— Lecteur, j'ai complexe figure,
Et sous quatre aspects d'écriture,
Je puis, sans changer ma nature,
M'offrir aux cédipés fervents.
— Les arrêts de dame Censure
Me sont toujours indifférents,
Et j'aide toujours à la décastrature
Des joueurs un peu trop ardents.
— Gourmets et maris me consultent,
Et gens, qui parfois se disputent,
Savent à point m'utiliser.
— Mais soit sous l'une ou l'autre face,
De me perdre, en cherchant ma trace,
Surtout ne va pas l'éviscer.

N° 156. — DEVINETTE

Quel est le nom de la ville de France donnée par un poète entre deux cortès à Jaurès ?

SOLUTIONS DES PROBLÈMES

N° 141. — 1. 48 42 3. 32 48
2. 18 12 4. 48 45
3. 12 5 fait dame si 3. 45 50
4. 1 6 gagne en prenant la dame, si 3. suite comp.
4. 39 34 gagne en prenant la dame.

BLOC-NOTES

CORPS DIPLOMATIQUE

Un déjeûner intime aura lieu demain à la Légation de Serbie, en l'honneur de S. A. R. le prince de Serbie.
 S. Exc. lord Balfour et Thorne, ambassadeur d'Angleterre en France, est en ce moment à Londres.
 Mme Geoffroy, femme de S. Exc. l'ambassadeur de France en Espagne, vient d'arriver à Paris.
 On annonce de Rome que S. Exc. l'ambassadeur des Etats-Unis et Mme Page ont quitté Rome pour les Etats-Unis, où ils feront un court séjour.
 (New-York Herald.)

INFORMATIONS

Le dessinateur humoriste G. Bofa, blessé au Bois Le Prétre — une jambe fracturée — vient de recevoir la médaille militaire et la croix de guerre avec palme.
 Le capitaine comte de Saint-Sime, attaché naval à l'ambassade de France à Londres, quittera prochainement son poste pour prendre le commandement du cuirassé Democrite.
 Lord Dunsany est arrivé à Paris.

CERCLES

Au Jockey-Club, trois noms ont été ajoutés au tableau d'honneur : le marquis de Torcy, le comte Maurice de Caumont, le comte Charles de Bourbon-Chalus, ce qui porte à trente-deux le nombre des membres de ce cercle morts pour la Patrie, 54 membres ont été cités à l'ordre du jour de l'armée, 12 à l'ordre du jour du corps d'armée, 35 à l'ordre du jour de la division, 23 à l'ordre du jour de la brigade. Le duc de Rohan, député du Morbihan, lieutenant de chasseurs, a reçu dernièrement la croix de la Légion d'honneur.

MARIAGES

Le mariage de M. Henri Coulier, aviateur, cité à l'ordre de l'armée, avec Mlle Jeanne Estrade, sœur du docteur Estrade, du 12^e d'infanterie, vient d'être célébré en l'église de la Madeleine, dans l'intimité.
 Au Village Saint-Denis de la Chapelle, vient d'être béni le mariage de M. Paul Languet, sous-lieutenant au 15^e dragons, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, fils de feu le lieutenant-colonel Languet et de Mme, née Nougé, avec Mlle Marie Cotton, fille de M. Cotton, architecte, capitaine au 138^e territorial.
 Dans l'intimité a été célébré en la cathédrale de Nantes, le mariage de M. Judicel Levesque, maréchal des logis au 3^e dragons, avec Mlle Anne-Marie Levesque du Rosin.

DEUILS

M. Nicolas Schmitzler-Guichard et sa famille remercient toutes les personnes qui leur ont prodigué des marques de sympathie à l'occasion du deuil cruel qui vient de les frapper.

Nous apprenons la mort :

De Mme veuve Calmette, mère de M. Gaston Calmette, le regretté directeur du *Piquard*, décédée âgée de soixante-dix-huit ans, en son domicile, rue Pérignon, 16.
 Du lieutenant Louis Genet, de l'artillerie lourde, décoré de la croix de guerre, mort des suites de blessures reçues devant Verdun, beau-frère de notre confrère M. Louis Baffat et de M. René Vauot.
 De Mme Charles Masson, veuve de l'ancien magistrat, juge au tribunal de la Seine.
 Du docteur Henri Bertrand, aide-major d'infanterie, mort pour la France le 21 mars en soignant des blessés à son poste de secours.
 De M. Jean-Baptiste Mulsau, ancien député de la Côte-d'Or, commissaire principal de la Marine, officier de la Légion d'honneur.
 De M. Charles d'Otton Loyoweski, père du capitaine du 1^{er} d'artillerie.
 Du marquis de Rohan, décédé en son hôtel de l'avenue Gabrielle à quatre-vingt-deux ans.
 Du lieutenant-colonel en retraite Domenech de Celles, officier de la Légion d'honneur, décédé à Poix, âgé de soixante-trois ans.
 Du capitaine comte de la Fresange, décédé subitement en son domicile, rue Lala.
 De M. Charles Marchandier, notaire honoraire, décédé à Péronne, à quatre-vingt-cinq ans.
 De M. Robert Sivadon, industriel, filateur, décédé à Lille, âgé de cinquante-neuf ans.
 De Mme Octave de Colomb, née Dupuy de Marquis, décédée à quatre-vingt-cinq ans, à Antioche-de-Saint-Céré (Lot).
 Du colonel Edgar de Bresson, capitaine d'infanterie, mort pour la France, remporté pour la croix de la Légion d'honneur.
 De M. Georges Feillon, ingénieur civil, ancien conseiller général du Gard, décédé à Paris.
 De M. Paul Erwin, caporal, tué à l'ennemi à vingt et un ans, fils du docteur Evry et de Mme, née d'Ogny.
 Du commandant Capé, du 1^{er} d'artillerie, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, tombé pour la France devant Verdun.
 Du comte de Langlade, décédé au château d'Ulliac (Dordogne), âgé de soixante-trois ans; père du capitaine de Langlade, du baron Jean de Langlade, tous deux au front de la campagne de Sirey et de la vicomtesse d'Artois.
 Du prince Garachakoff, décédé à Pétersbourg, des suites de ses blessures. Il était un des plus nobles hommes de la Russie.
 De notre confrère Gaston Saint-Cher, rédacteur à *Paris-Sport*, survenue à la suite de la campagne de l'Argonne.
 Du colonel Pierre Debus, sous-officier d'artillerie, tué à l'ennemi, près de Verdun, âgé de trente ans.
 Du docteur Defont, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Neuilly-sur-Seine.
 De M. Maurice de Ribiers, née de Portmari, décédée à Avignon, à l'âge de soixante-dix ans.
 De la comtesse Georges de Kermel, née du Cheyron du Pavillon, décédée à Rennes.
 De Mme veuve Pichot, née Giffel, décédée à Rouen.
 De Mme Raymond, née Sophie Billaud, décédée 21, rue Baudin.

COURS ET CONFÉRENCES

A l'Université des Annales, 51, rue Saint-Georges, demain lundi, 10 avril, à 2 h. 30 : La femme pendant et après la guerre, conférence par M. Frédéric Masson, de l'Académie française.

Argourd'hui, 9 avril, 1^{er} : Points de Paris à descendront la Seine en bateau, du pont d'Austerlitz à Auteuil, causette par M. Léon Mallard.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE
 les photographies intéressantes
 qui lui sont envoyées par ses
 correspondants et lecteurs sur

La vie sociale
 La vie artistique
 Les procès importants
 Les accidents graves
 Les événements locaux
 La vie économique
 Les sports
 Tous faits pittoresques

THÉÂTRES

Aux Capucines. — Au théâtre des Capucines, aujourd'hui dimanche en matinée, à 2 h. 30, et le soir, à 8 h. 30, deux dernières représentations de *Paris aux quinquets* et du *Successeur*, avec Miles Alice Bonheur, Mériandol, Derna et Yane Exiane, M. Benhez, etc.

Demain lundi, relâche pour répétitions générales du nouveau spectacle, dont la première représentation aura lieu vendredi prochain, 11 avril.

Le nouveau spectacle de l'Olympia obtient un succès sans précédent. L'avez-vous vu, c'est prudent... car *Une aventure de Madame Favart* provoque un indicible engouement. Cette opérette opérelle réunit une interprétation d'élite avec Jane Beret, dans le rôle de Madame Favart; Madeleine Cholsenille, très séduisant maréchal de Saxe; Brühl, Therval, les Olympia girls et la danseuse étoile Henneke. Le programme comprend encore 15 vedettes et attractions : le trio Omega, Henriette Leblond (la Thérèse moderne), Bolha court, etc., et pour terminer, l'angoissant mimodrame *Devorées* avec le célèbre belluaire Georges Marek et ses terribles lions.

Aujourd'hui, matinée et soirée : 1, 2 et 3 francs.

Le matinée *Isadora Duncan*. — C'est aujourd'hui, à 3 heures, au Trocadero, qu'aura lieu la représentation unique Isadora Duncan, au bénéfice de l'Armée Lorraine, pour la reconstitution des foyers dévastés de cette région.

Aux Concerts-Rouge. — A 15 heures, matinée. *Concerto pour piano* (Beethoven), par M. J. Duhem, *Prince Igor* (Borodine); *Rédemption* (Frank); œuvres de : Massenet, Le Borne, S. Mesureur, M. Grumbach, etc.

DIMANCHE 9 AVRIL.

La matinée

Opéra. — A 2 h. 30, *Sonnet* et *Dalla*.
Comédie-Française. — A 1 h. 30, les *Caprices de Marianne*, *Mademoiselle de la Seiglière*.

Opéra-Comique. — A 1 h. 30, le *Joly polonais*, *Cavalleria rusticana*.

Odéon. — A 2 heures, *L'Arlesienne*.

Réjane. — A 2 h. 30, 1914-1915.

Théâtre-Lyrique. — A 2 h. 15, la *Petite mariée*.

Même spectacle que le soir : *Ambigu*, 2 h. 15; *Antoine*, 2 h. 30; *Apollon*, 2 h. 30; *Châtelet*, 2 h. 30; *Clary*, 2 h. 15; *Déjazet*, 2 h. 30; *Gaité-Lyrique*, 2 h. 30; *Grand-Guignol*, 2 h. 30; *Gymnase*, 2 h. 45; *Th. Michel*, 2 h. 30; *Porte-Saint-Martin*, 2 h. 30; *Palais-Royal*, 2 h. 30; *Renaissance*, 2 h. 30; *Sarah-Bernhardt*, 2 h. 30; *Variétés*, 2 heures.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia. — Voir communiqué ci-dessus.

Gaumont-Palace. — A 2 h. 30, (Voir programme soirée.)

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — (Voir programme soirée.)

Omnia-Palathé (à côté des Variétés). — (Voir programme soirée.)

Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30, (Voir programme soirée.)

Folies-Dramatiques-Cinéma. — (Voir programme soirée.)

La soirée

Comédie-Française. — A 8 h., les *Affaires sont les affaires*.

Opéra-Comique. — A 7 h. 30, *Carmen*.

Odéon. — *Henri III et sa cour*.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *Nono* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès). (Dernières.)

Ambigu. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi et dimanche, *Ma tante d'Honfleur*.

Apollon. — A 8 h. 15, lundi, mercredi, vendredi, dimanche (matinée et soirée), *la Coeur de Mme Pinson*. Mercredi, jeudi (matinée et soirée) et samedi, *Madame Boniface*.

Atthéna. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi, dimanche (dim. mat.), *le Coq en pâte*.

Capucines (tel. 153-10). — A 8 h. 30, *Paris aux quinquets*, revue; le *Successeur*, *Devant le Rideau*.

Châtelet. — Mercredi, jeudi, samedi, dimanche (mat. et dim., mat.), *7 h. 30, les exploits d'une petite Française*.

Clary. — A 8 h. 45, *le Fils surnaturel* (dernière).

Déjazet. — A 8 heures, les *Fiancées de Noémie*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30, *Tout va bien pour un mari*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *l'Expérience du docteur Larde*.

La Vierge. *Une rage d'amour*, la Lanterne (mat. merc. et dim.).

Théâtre Michel. — A 8 h. 30, *le Petit intérieur*, *l'Avion 258*.

Une petite femme forte (Otero Diéterle).

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *la Femme nue*.

Théâtre Réjane. — Relâche.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Poilu*; *Hortense a dit*; *J'en ai...* (dernière).

Renaissance. — A 8 h. 30, *Une Nuit de noces*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *la Tour de Nesle*.

Théâtre-Lyrique. — A 8 h. 15, les *Mousquetaires au couvent*.

Variétés. — A 8 h. 30, *le Dindon*.

Vauvillie. — A 8 h. 30, *Maciste et l'Expédition du capitaine Williamson*.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia. — A 8 h. 30 et 8 h. 30, *Une Aventure de Mme Favart*.

Devorées, avec O. Marek et ses lions, 30 vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 30, les *Roses de la vie*.

présentant et généralissime aux armées. Loc. 4, r. Fauriel, de 11 à 12 h. Tél. Marc. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Palathé. — *Pendant la bataille* (drame), les *Mystères*, la *grotte la Panthère*. Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir.

Tout le spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — *La grotte la Panthère* (suite des *Mystères*), l'Organisation des défenses en Orient par la général Mahon.

La Bourse de Paris

DU 8 AVRIL 1916

Le marché reste calme mais soutenu dans l'ensemble. Nations simplement une nouvelle réaction d'une vingtaine de centimes sur notre 3 0/0 perpétuel, en même temps qu'un léger fléchissement de certaines séries de fonds russes — par ailleurs les cours sont sans changement appréciable — par nos rentes, le 3 0/0 perpétuel s'inscrit à 62 80, le 5 0/0 à 88 10, le 3 1/2 0/0 à 91 35. Dans le groupe des fonds étrangers, l'Extérieure passe de 94 à 94 30. Aux Russes le 1891 s'inscrit à 57 85, le 1906 à 86 25, le 1909 à 75 65, le 1914 à 85 60.

Du côté des Etablissements de Crédit, nous retrouvons la Banque de France à 4.735, le Crédit Lyonnais à 1.045. En Chemins Français, le Nord s'avance à 1.235.

Capitales bien tenues : Rio 1.755, Boléo 775. En Banque les valeurs russes sont en nouvelle reprise, notamment Bakou qui s'inscrit à 1.370.

COURS DES CHANGES

Londres, 28.50 1/2; Suisse, 416; Amsterdam, 262; Pétersbourg, 183 1/2; New-York, 601; Italie, 91; Barcelone, 680.

LES SPORTS

AU C.E.P. DE PARIS

Troisième Brevet de marche. — Les adhérents du C.E.P. pourront prendre part au troisième Brevet de marche, organisé par le comité. Départ ce matin, à 8 h. 15, du Parc des Princes : 10 kilomètres.

AVIATION

Pour nos bombardiers. — M. Comte remédiait récemment généreusement 10.000 francs à notre confrère l'Information en faveur de nos pilotes. Cette somme vient d'être versée, par les soins de l'Information, à la Ligue Aéronautique de France et elle sera affectée à nos bombardiers.

La traversée de l'Atlantique. — L'Aéro Club d'Amérique a été informé par M. John Wamaker qu'il tentera, en juin, la traversée de l'Atlantique en avion.

Polledri aviateur. — Le sportif italien a passé, le 6 mars, son brevet d'aviateur. Après le commencement de la guerre, il a été trois mois barassiné, trois mois motocycliste et il est aviateur depuis quatre mois.

Accidents en Suisse. — Le lieutenant observateur Raup a eu les deux bras coupés par une hélice, le moteur s'étant mis en mouvement pendant qu'il le réparait.

Au cours d'un vol, M. Braussé, directeur de l'école d'aéronautique et de constructions mécaniques de Lausanne, a fait une chute d'une vingtaine de mètres, heureusement sans gravité.

HIPPIQUE

Courses anglaises. — Vendredi s'est couru, à Lingfield, la première grande épreuve de plat de la saison en Angleterre, le Lincolnshire Handicap, qui remplace, mais sur une autre piste, le traditionnel Lincolnshire : 23 partants. C'est le cinq ans *Chap Gate* qui a gagné d'une demi-longueur.

NATATION

Au Cercle Sportif Parisien. — La saison d'entraînement pour nos nageurs vient de commencer à la Piscine de la Gare. Les membres du C.S.P. ont rendez-vous ce matin, à 9 h. 30, à cet établissement, pour y reprendre leurs séances hebdomadaires. Inscriptions chez M. J. Richemond, président du C.S.P., 59, rue des Mathurins.



AUTO-LEÇONS BREVETS civil, militaire sur ses autos luxe, forfait examen 40 fr. maison 1^{er} ordre, George, 77, av. Gde-Armée, à côté M^{re} Peugeot.



Amateurs de bon café

assurez-vous préparation parfaite arôme concentré économie d'un quart avec le nouveau filtre double

LE TONNEAU brev. S. G. D. G.

Notice explicative gratis. Envoi de l'appareil franco contre mandat de 8 fr. 95. VOISIN, 8, rue Compagnie-d'Almay, Lyon.



En gros, 42, Rue du Dome, BILLANGOURT.

DÉPURATIF BLEU

du suc de plantes.

Général. Vices du Sang, Constipation, Eczéma, maladies d'Estomac, de Foie, de Rhumatisme, en ch... l'acide urique, l'urticaire, les Hémis, la Vessie, rend le Sang frais. Evitez les accidents dus à un arrêt ou que naissent circulation du sang. Décongestionnez. Convalescents, grippe, catarrhes. prenez le DÉPURATIF BLEU avec confiance, vous aurez fort et sauté. 250, rue... BRELAND, pharmacien, 31, rue Antoinette, Lyon.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

FETES DE PAQUES

A l'occasion des fêtes de Pâques, les coupons de retour des billets d'aller et retour, délivrés à partir du 13 avril, 1916, seront valables jusqu'aux derniers trains de la journée du 4 mai 1916, étant entendu que les billets qui auront normalement une validité plus longue conserveront cette validité.

La même mesure s'étend aux billets d'aller et retour collectifs délivrés aux familles d'au moins 4 personnes.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

LES VACANCES DE PAQUES

EXCEPTIONNELLEMENT : En raison, depuis le 5 AVRIL, des billets d'aller et retour collectifs toutes classes à prix réduits pour familles d'au moins 3 personnes, de toute rare à toute gare du réseau P. L. M.

Minimum de parcours simple : 150 kilomètres.

Arrêts facultatifs.

Validité : 33 jours avec faculté de prolongation.

PRIX : les deux premières personnes paient le tarif général, la troisième personne bénéficie d'une réduction de 50 0/0, la quatrième et chacune des suivantes d'une réduction de 75 0/0.

Demandez les billets quatre jours à l'avance à la gare de départ.

Le gérant : VICTOR LAVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volhard.

Coaltar Saponiné Le Beuf

ADMIS dans les HOPITAUX de PARIS

Ce produit jouit d'une efficacité très grande dans les cas d'**Angines couenneuses, Leucorrhées, Blessures de guerre, Anthrax, Otites infectieuses, Ulcères, Harpès**, etc., c'est au médecin, dans ces circonstances, qu'il appartient de régler son mode d'emploi.

Ses remarquables propriétés **détersives et antiseptiques** en font, en outre, un produit de choix pour les usages de la **TOILETTE** (ablutions journalières, lotions du cuir chevelu qu'il tonifie. Soins de la bouche qu'il assainit, lavage des nourrissons, etc.).

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des Imitations.

La Femme Élégante et Soignée
N'EMPLOIE que le
SAVON TRICAP
SANS RIVAL
pour Blanchir et Adoucir la Peau
4/25 le Tube. — EN VENTE PARTOUT
Gros: 1, R. Taitbout, Paris. — Tél. Bergère 40-34.

VINS

DE BORDEAUX, en grand assortiment à partir de 225 fr. la barr. et 2 fr. la bout. (franco), **CAVES SAINT-MICHEL**, 103, quai Chartrons, Bordeaux.



NOS PRISONNIERS EN ALLEMAGNE

Listes avec noms, prénoms, incorporation et camp d'internement. La collection 3 francs, contre mandat. à M. Bresselles, 5, Villeneuve (Seine).

Képhaldol

Comprimés souverains contre les

Névralgies

Les névralgies, sciatiques, migraines, maux de reins, rage de dents, rhumatismes sont vite calmés et guéris par le Képhaldol: apéi-fique absolument inoffensif et sans rival.

J. RATIE, ph^o, 45, rue de l'Ecliquier, Paris et toutes Pharmacies. Le grand tube 3 fr. 50. La petite boîte 0 fr. 50.

Cure de Printemps

A toutes les Personnes qui ont fait usage de la

JOUVENCE

de l'Abbé SOURY



Exiger ce portrait

nous rappelons qu'il est utile faire une cure préventive de **semaines**, à l'approche du Printemps, pour régulariser la circulation du sang et éviter les maux sans nombre qui surgissent à cette époque de l'année.

Aux Personnes qui n'ont pas encore employé la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

nous ne cessons de répéter que ce médicament, uniquement composé de plantes inoffensives, dont l'efficacité tient du prodige, peut être employé par les personnes les plus délicates, sans que personne le sache et sans rien changer à ses habitudes.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY guérit toujours à la condition d'être employée sans interruption, tout le temps nécessaire.

FEMMES QUI SOUFFREZ

de Maladies intérieures, Métrites, Fibromes, Suites de couches, Règles irrégulières et douloureuses, Hémorragies, Pertes blanches, Troubles de la circulation du sang, Maux de tête, Vertiges, Étourdissements; vous qui craignez les accidents du Retour d'Âge.

Faites une CURE avec la JOUVENCE de l'Abbé SOURY ET VOUS GUERIREZ SUREMENT

Le Flacon, 3 fr. 15 dans toutes les Pharmacies; 4 fr. 55 franco gare. Les 3 Flacons 14 fr. 25 franco gare, contre mandat-poste adressé PHARMACIE MAG. DUMONTELL, à Rouen.

Notice contenant Renseignements gratuits

la Blédine

JACQUEMAIRE

L'ALIMENT FRANÇAIS des Enfants, des Surmenés, des Vieillards, des Convalescents et de ceux qui souffrent de l'estomac ou de l'intestin.

ADMISE DANS LES HÔPITAUX MILITAIRES Pharmacies, Herboriseries, bonnes Epiceries.

2^e la Boîte

contenant 400g net de farine délicieuse. DEMANDEZ UN ÉCHANTILLON GRATUIT. Établissements JACQUEMAIRE, Villefranche (Aveyron).

PNEUS A CORDES
PALMER
LES CHAÎNES DE LA CHARRIÈRE NEUVES
24, boulevard de Villiers, Lavallois-Perrot (Seine)

LEÇONS AUTO particulière, prépare au brevet militaire.
Garage BOB WALTER, 156, avenue Malakoff, Paris.

MAIGRIR OU L'ART DE RAJEUNIR
Par les plantes, la Tonne-Svelte
qui agit sans la haine de la diète. Mieux de 100 et 200 grammes d'excès.
Rue PORCE, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

SAVON DENTIFRICE VICIER

Le Meilleur Antiacide, 21, rue de la Harpe, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

AU LOUVRE

PARIS

LUNDI 10 AVRIL

PARIS

ROBES ET MANTEAUX

Journée des Soieries

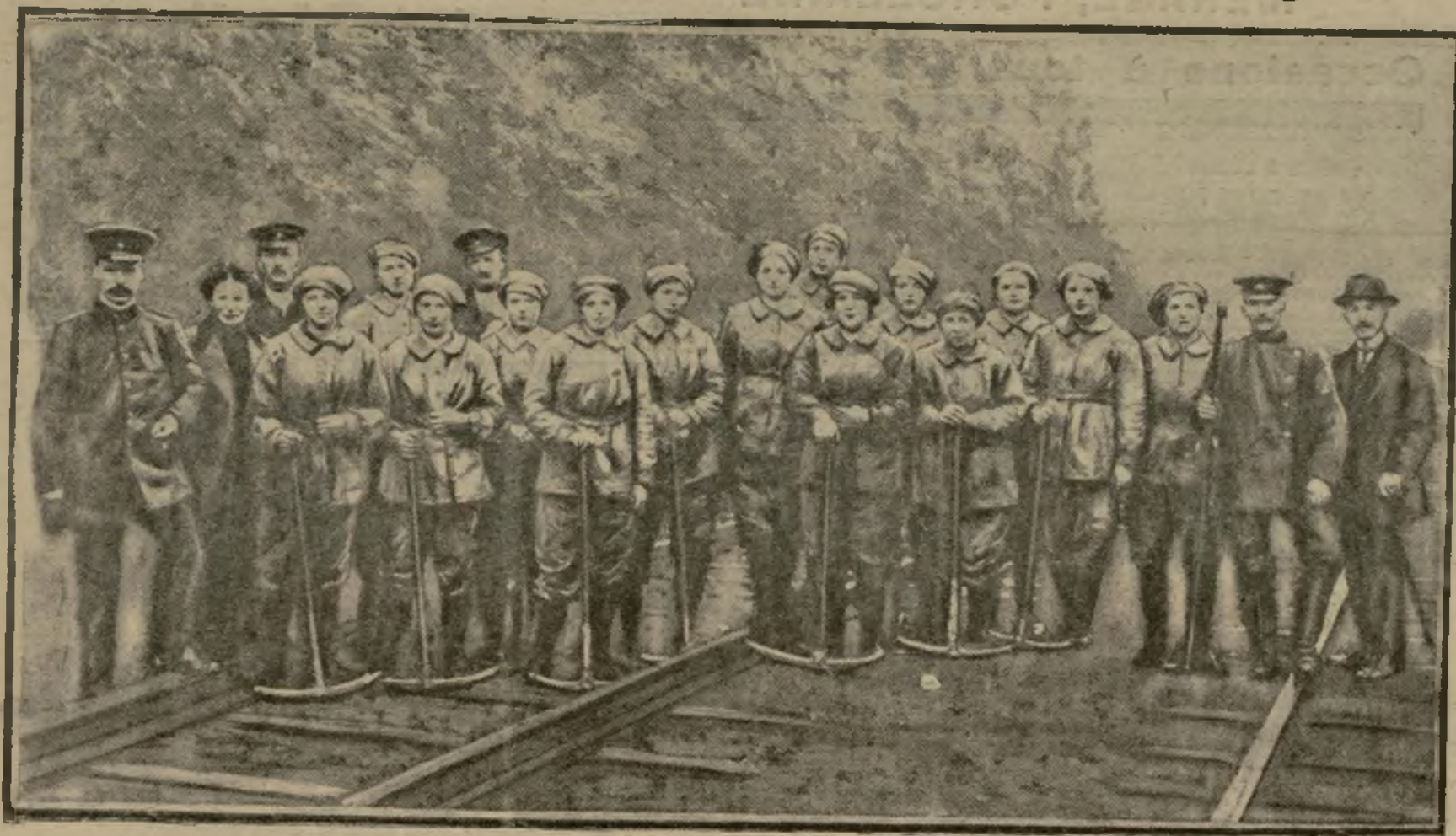
Les sergents de ville "provisaires" de Constantinople



Constantinople, pour être tout à fait « à l'allemande », ne pouvait se dispenser de substituer à ses ex-gardiens de la paix, si typiques, les sergents de ville allemands, légèrement modifiés toutefois, puisque ceux-ci, à l'encontre du spécimen classique, portent la casquette et non le casque à pointe.

(Extrait de la revue berlinoise *Illustrirte Zeitung*.)

Les femmes travaillent aux voies ferrées en Allemagne



La pénurie d'hommes a eu pour conséquence, en pays ennemi, que les femmes pratiquent de nombreux métiers pour lesquels ne les désignait pas leur sexe. Beaucoup, et la plupart très jeunes, ont revêtu l'uniforme des « terrassières et ouvrières des voies ferrées ».

(Extrait de la revue berlinoise *Illustrirte Zeitung*.)